

ENTRETIEN

Somoza, écrivain
de la négation

Page F 5



ESSAIS

Grandeurs et misères
de la gauche

Page F 6



◆ LE DEVOIR ◆

LIVRES

C A H I E R
F

ROMAN QUÉBÉCOIS

ÉRIC DE LAROCHELLIÈRE

Hervé Bouchard, poète-dramaturge de l'enfance

*Le Quartanier publie un second titre
de l'écrivain de Jonquière et réédite Mailloux*

CHRISTIAN DESMEULES

Il arrive parfois que la force du geste poétique se suffise à lui-même et que la raison, devant certaines œuvres, doive abdiquer un peu de sa toute-puissance habituelle. Or «*la parole est parlante*», pour reprendre les mots de Heidegger. Et l'abîme qu'ouvre cette phrase nous rappelle aussi que les mots sont souverains, contagieux et capables de tout.

À l'heure des généralités douteuses et des escarmouches toujours un peu grotesques au sujet du caractère universel — ou non — de la littérature québécoise, il est peut-être bon d'aller voir d'un peu plus près à quoi ressemble — ou ne ressemble pas — cette littérature qui est la nôtre. La littérature est-elle un produit d'exportation? Le théâtre, les arts visuels et la chanson sont-ils exportables? Oui, bien entendu, il arrive que certains auteurs, certaines pièces ou certains films franchissent le mur qui sépare le particulier de l'universel. Mais il y a là souvent une part d'accident que personne ne saurait contrôler, ni les critiques, ni les artistes.

L'œuvre singulière, cohérente et étonnamment achevée d'Hervé Bouchard, «*citoyen de Jonquière*», a ainsi toutes les apparences de l'accident: elle est imprévisible, soudaine, provocante. L'écrivain y construit une épopée à partir des petites guerres de l'enfance, de la découverte furtive de la sexualité, de la mort, à partir du sang et de la boue. À la fois chanteur, héros et calomniateur d'un univers inédit, Hervé Bouchard «*mythologise*» en direct, pour ainsi dire, son coin de pays et ses souvenirs plats. C'est

dire toute la force de sa voix, qui arrive à créer du même souffle un langage et un monde.

Professeur de lettres au Cégep de Chicoutimi, Hervé Bouchard déploie depuis *Mailloux - Histoires de novembre et de juin*, son premier livre d'abord paru à L'Effet pourpre en 2002, ses histoires d'enfance, vues sans lunettes roses ou le filtre surréaliste coutumier. Le récit de Jacques Mailloux, «*fils pis-sou*», s'ouvre sur cette phrase forte: «*J'ai été Jacques Mailloux, comédien de naissance, enfant sans drame, dehors tout le temps.*»

Petit éditeur ayant pignon sur rue à Montréal, Le Quartanier accueille Hervé Bouchard et réédite ces aventures épiques d'une enfance québécoise ordinaire, dont voici parmi d'autres un exemple de la prose étonnante: «*Parfois pressé on n'avance pas. On est Jacques Mailloux bloqué dans le prout, dans l'empêchement qui est. Je voulais souvent partir jouer. D'aussi loin que je me rappelle j'ai toujours voulu partir. À vélo par exemple avec les amis du nombre que j'avais. Et alors Mailloux père m'exigeait la présence pour l'aider à une réparation électrique d'embrouillamini mal foutu de fils à démêler...*»

Entre la veuve et les six orphelins

On a déjà rapproché sa démarche, avec justesse, de celle du poète et dramaturge français Valère Novarina — lui qui écrivait: «*La langue française était mon professeur d'inconnu.*» À l'œuvre de Beckett également, que citait d'ailleurs Hervé Bouchard en exergue de *Mailloux*. Sa géographie inédite, traver-

sée de planchers mous et de ciels incertains, pourra par moments, il est vrai, rappeler celle de l'auteur de *Molloy*. Voilà à quelles sources d'exigence puise aussi sa «*dramaturgie poétique*».

«*J'ai été Jacques Mailloux, comédien de naissance, enfant sans drame, dehors tout le temps*»

Son second titre, *Parents et amis sont invités à y assister*, continue de creuser ce sillon fertile, et ce «*drame en quatre tableaux et six récits au centre*» ne ressemble lui non plus à rien de connu. Après la mort de leur père Beaumont, concierge d'école et buveur de «*tout ce qu'il y a dans des sacs bruns qu'on froisse au goulot*», six frères et une veuve éplorée essaient de se ressaisir. Comme le dit l'orphelin de père numéro deux: «*Nous n'avons pas de souvenirs, nous n'avons rien oublié, nous sommes la mort du père Beaumont, notre futur est tracé en gras dans la broussaille où nous irons.*» Et les histoires d'Hervé Bouchard se résument mal, puisqu'elles sont tout à la fois récits, images et sensations.

Entre les six orphelins de père, leur «*Mère Manchée*» et quelques personnages satellites s'installe tout de suite une polyphonie théâtrale qui sonne et qui déstabilise: «*Si elle est manchée, c'est qu'on ne voit pas ses bras, c'est qu'elle manque de sous, c'est qu'elle parle à travers un tube, c'est que ses bras qu'on ne voit pas sont quand même des bras de mère, c'est qu'elle a de quoi tenir, c'est qu'elle ne sait pas trop, c'est qu'elle n'est pas très vite, c'est qu'il faut la couper, c'est qu'elle est plutôt tendue.*»

«*Parfois je pense qu'on a moins de place parce qu'on a moins de mots, raconte en tremblant la mère des six*

orphelins. Mon mari Beaumont ça lui arrivait de parler, il était capable. Il était capable de dire les choses d'alentour et de les faire bouger avec son air d'aimer les déplacer en les décrivant. Nous étions à l'étroit, mais il ouvrait la bouche et nous emmenait avec lui où on manquait pas d'air et où on se cognait nulle part. [...] Dans ce qu'il disait, il y avait toujours des laes et des horizons ouverts, des heures de marche et des bonheurs à s'étendre serrés l'un contre l'autre.»

«*On ne saura jamais parler aux hommes*», dit aussi l'un des orphelins. Le père parti en fumée, la mère internée dans sa folie, livrés à eux-mêmes et aux attentions maladroites de leurs tantes, les frères se dispersent. Puis lumière.

Recherche et développement

On mesure souvent mal l'effort titanesque qui consiste à poser une grille de lecture poétique sur le réel. Hervé Bouchard y parvient avec beaucoup de force, tout d'un bloc, avec ces deux livres aux images riches. Cette parole est à lui, et ce monde lui appartient en propre. La raison pourrait aussi s'épuiser à tenter de décrypter tous les sens de cette fascinante parole archaïque. Hervé Bouchard semble former à lui seul toute une aile de «*recherche et développement*» dans l'édifice de la création littéraire québécoise.

Et il ne faudrait surtout pas oublier, par ailleurs, de souligner le remarquable travail d'édition d'Éric de Larochellière et Christian Larouche. Graphisme soigné, typographie originale, papier ivoire: l'objet suscite l'admiration de tout véritable amateur de livres.

VOIR PAGE F 2: BOUCHARD

Christian Dufour LE DÉFI FRANÇAIS

«*Je suis en complète harmonie avec Christian Dufour quant à l'attitude de la France face à la mondialisation.*»

Alain Juppé, ancien Premier ministre de la France



- Le monde francophone a-t-il encore un avenir ?
- Pourquoi tenir à être différent dans un monde où tout s'uniformise ?
- Français et Anglais : à la fois si proches et si différents.
- Québec, France: même combat ?
- Le grand échec du monde francophone : celui du nombre.
- La France, société cassante et cassable.

WWW.SEPTENTRION.QC.CA



LIVRES

EN APARTÉ

Lectures à vol d'oiseau



Jean-François Nadeau

Près de la réserve des Abénakis d'Odanak et de son pont de fer qui s'arrête net au milieu de la rivière Saint-François, dans une partie de l'horizon dissimulée par l'arc prononcé de la route, nous avons soudain vu apparaître, sur notre gauche, un champ de labours tout blanc d'oiseaux. Des milliers d'ois sauvages baignaient là, dans la pleine lumière de ces fins d'après-midi du printemps qui s'étirent en attendant que le jour se meurt. Le soleil rasant transformait alors chacun des volatiles en une tache de lumière qui ne demandait qu'à se laisser peindre à jamais sur la rétine de l'œil.

Sortir de l'auto pour admirer de plus près ces oies équivalait à donner le grand signal de leur envol. Très vite en effet, l'immense volée prenait de l'altitude... Elle traînait alors derrière elle un immense ruban uniforme de lumière rougeâtre ou bleuté, selon l'angle de réflexion donné à la lumière par la multitude des oiseaux, grâce à un curieux effet apparent de démultiplication des ailes par la superposition des unes sur les autres. Pareils jeux de lumière, tout à fait inattendus, donnaient d'un coup une mesure saisissante de

grandeur pour nos vies de bipèdes bien collés au sol.

Les oies de nos printemps éprouvent peut-être toutes les mêmes sentiments indéfinissables, jusqu'au point de donner en vol cette impression de similitude des unes par rapport aux autres. Pourtant, chacune reste seule avec elle-même jusqu'à la fin de sa vie, le temps tuant le temps comme il peut, comme pour nous tous.

Les oies blanches meurent d'avoir vécu, en route ou à demeure. D'autres sont tout simplement victimes du crachat de petits plombs numéro 2 que leur envoient les paysans durant la saison de chasse, officielle ou pas. Avec leurs oies mortes bien alignées derrière leur maison, les chasseurs-brconniers illustrent à merveille, me semble-t-il, le mystère de la transmission de la vie autant que celui de son anéantissement.

En pensant au destin de ces oies, l'esprit de Saturne, comme le qualifiait Walter Benjamin pour qualifier sa mélancolie, pèse alors sur nous comme la plus lourde pierre, qui est celle de la fin inéluctable, à plus ou moins long terme, de notre propre nature.

Apprécié aujourd'hui à juste titre comme l'un des essayistes majeurs du sombre XX^e siècle, Walter Benjamin fut un grand lecteur, ce dont témoigne son

œuvre immense, sans cesse rééditée depuis qu'il s'est donné la mort en 1940 alors qu'il était

Nos bibliothèques ressemblent de plus en plus à des amas de lambeaux de soie translucides, légères comme des plumes

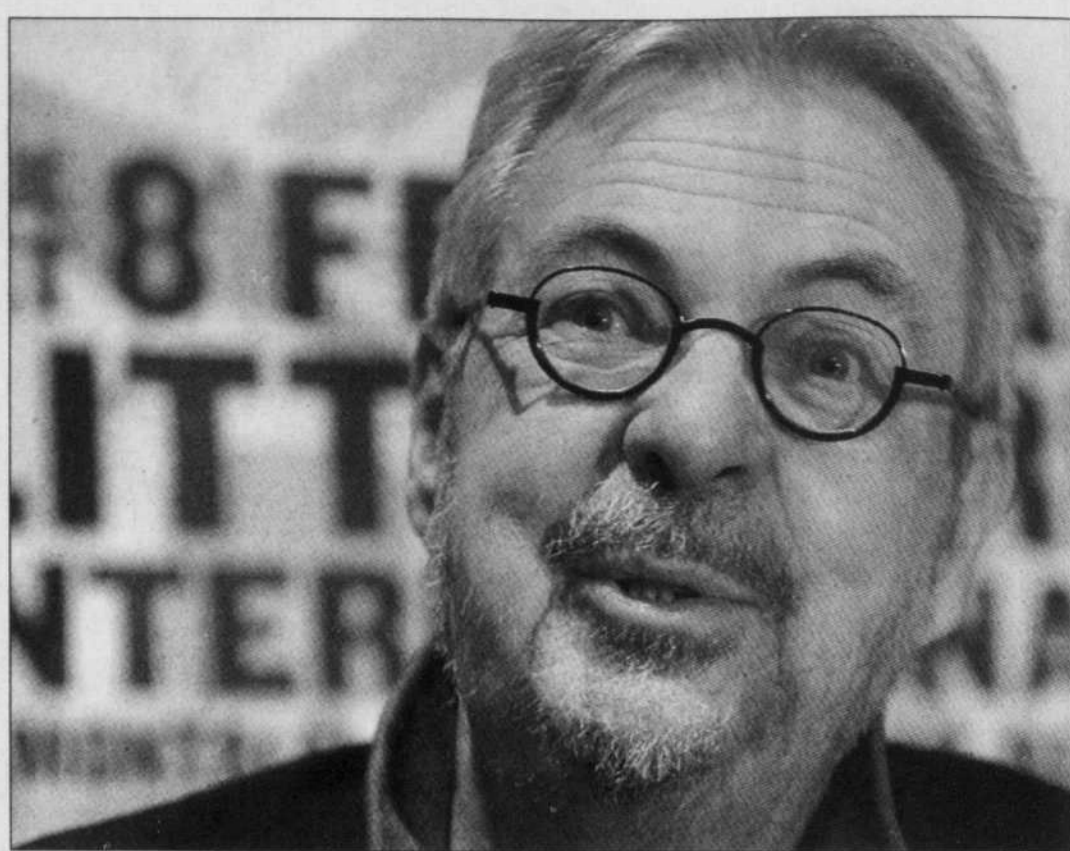
pourchassé par les hydres du nazisme. Mais la bibliothèque de Benjamin, quoi qu'on puisse imaginer, ne comportait pas seulement des livres destinés à être lus. Comme chez bien des mélancoliques, l'objet même du livre trouvait chez lui une résonance particulière. Benjamin se passionnait ainsi pour des premières éditions d'ouvrages importants, tout comme pour des livres baroques, des albums pour enfants, de même que pour des textes rédigés par des déséquilibrés. A son sens, l'éphémère et la marge d'une certaine littérature discréditée

complétaient à merveille les canons de la pensée dont il avait par ailleurs la parfaite maîtrise. Walter Benjamin voyait et entendait en somme là où d'autres n'auraient pas porté l'œil ni prêté l'oreille. Un peu à la manière, en ce sens, d'un Jacques Ferron.

Les livres morts

Dix-huitième, spécialiste du livre «pornographique», Jean Marie Goulemot vient de faire paraître *L'Amour des bibliothèques* (Le Seuil). Cet universitaire éprouve d'emblée le besoin curieux de confier avoir connu, au cours de sa vie, beaucoup plus de bibliothèques que de femmes... Comme Benjamin, les livres, tous les livres, le passionnent depuis toujours. «Après chacune de mes lectures, même quand il s'agissait de livres sans liens apparents avec l'actualité, j'ai eu soudain conscience de mieux comprendre le monde et plus encore de savoir avec certitude qu'il existait. Au même titre que la peinture, les livres m'ont appris à voir et à regarder. J'appartiens donc à la religion du livre au point d'en être devenu l'un des ministres.»

Pour Goulemot toutefois, les livres de collections, ceux qui sont moins destinés à être lus qu'à être contemplés comme objet en rapport avec un monde d'idées, apparaissent à peu près inutiles, du moins en principe. Pour lui, ces livres rangés soigneusement sur des rayons de bibliothèques ressemblent en effet à ces oies mortes alignées aux pieds de chasseurs souriants. «Nous savons, écrit-il, que les livres qu'on ne lit pas cessent



JACQUES NADEAU LE DEVOIR

Le dramaturge Michel Tremblay, honoré par le festival Metropolis bleu.

assez vite d'être des livres. Ils deviennent quelque chose de différent et tirent leur valeur d'autres qualités que l'intérêt suscité par la lecture.» Goulemot se déclare pourtant lui-même collectionneur et va jusqu'à affirmer que ses collections de livres lui ont servi à exorciser le passé et ses peurs. En outre, dit-il, «mes collections me poussent à m'interroger beaucoup plus sûrement que les livres que j'ai écrits sur la place que je laisserai.»

Au Québec, l'univers de la bibliophilie demeure plus fragile qu'un battement d'ailes dans l'air frais. Tant dans la Vieille Capitale qu'à Montréal ou Ottawa, la majorité des meilleures librairies anciennes n'ont plus même pignon sur rue. Pour que les livres anciens, fabriqués quelque part dans les tours d'horloge des sabliers, puissent nous être accessibles, il faut désormais la patience de dépouiller des catalogues sur Internet. Le plus riche carrefour du genre est peut-être pour l'instant celui de bibliopolis.net.

Poids plume

Plus tôt cette semaine, à l'occasion de la cérémonie d'inauguration du huitième festival Metropolis bleu dans un grand hôtel montréalais, le ministre de la Culture du Québec, Line Beauchamp, une femme que personne

ne soupçonne sérieusement d'être une grande lectrice, n'a trouvé mieux à faire que de reprendre, presque mot pour mot, son discours très sommaire sur la «diversité culturelle» prononcé lors de l'ouverture des Rendez-vous du cinéma québécois, tout en ne parvenant à citer, comme elle l'avait d'ailleurs fait lors de son discours d'inauguration de la Grande Bibliothèque, que le dramaturge Michel Tremblay. Comme si l'œuvre de Tremblay, honorée à juste titre dans le cadre de ce festival comme le symbole d'une migration intérieure salutaire et réussie de notre littérature, suffisait à elle seule à établir les horizons de l'avenir du livre...

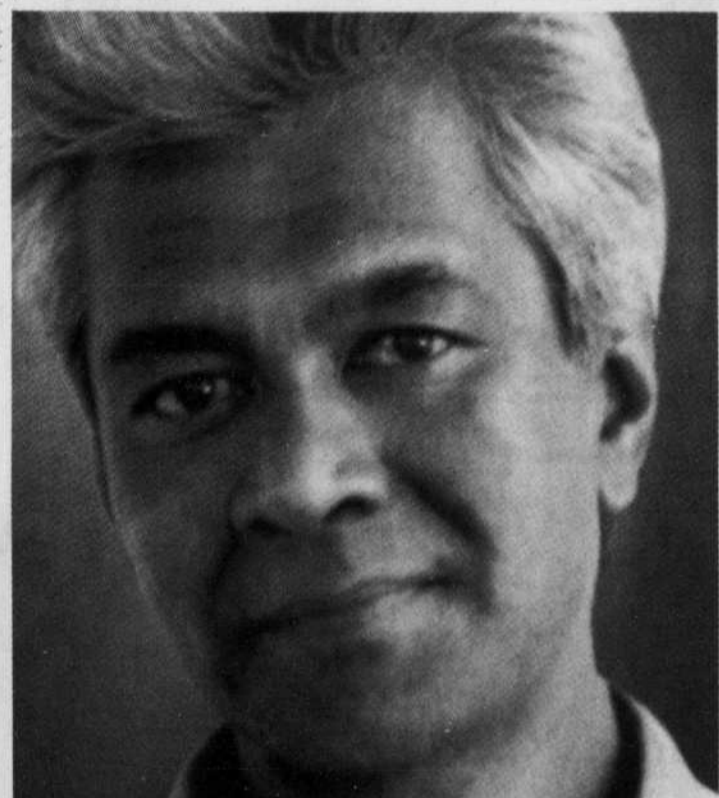
À peine vingt-quatre heures avant que la ministre ne prenne la parole dans ce grand hôtel, la même salle accueillait un important colloque de professeurs consacré à la littérature et à la lecture. On pouvait y entendre, encore une fois, les justes doléances d'enseignants venus de partout au sujet de l'état pitoyable des bibliothèques du Québec. Certains professeurs disaient avoir dû organiser des activités de financement pour pallier le manque effroyable de livres et de bibliothécaires: des tournois de golf, des cueillettes et des ventes de vieux objets, des sollicitations pour se voir offrir

des livres, et d'autres choses encore du même genre. D'autres expliquaient encore avoir tout simplement dû se résoudre à fusionner les activités de la bibliothèque de leur école avec celles de la bibliothèque de leur municipalité, pourtant vouée à un usage bien différent.

La situation est un peu meilleure cette année, il est vrai, grâce à une augmentation de budget dans les écoles. Mais cela ne permet tout le même pas de réaliser le rattrapage nécessaire dans les bibliothèques, tant scolaires que publiques. Un professeur pincé-sans-rire faisait d'ailleurs remarquer que cette situation catastrophique de l'ensemble de nos bibliothèques s'accommode bien mal des recommandations de lecture formulées par l'UNESCO, le même organisme qui a, soit dit en passant, décerné à Montréal cette année le titre de «capitale mondiale du livre».

Nos bibliothèques ressemblent de plus en plus à des amas de lambeaux de soie translucides, légères comme des plumes, qui s'effondrent lentement sans faire de bruit tandis que l'on caquette, ailleurs et en boucle, les mêmes discours sans profondeur.

jfnadeau@ledevoir.com



Neil

BISSOONDATH

La Clameur des ténèbres

« Porté par un style éblouissant, ce nouveau roman de Neil Bissoondath nous confronte à nos peurs [...]. Des personnages inoubliables, formidablement bien campés, immortalisés par un portraitiste hors pair. **** »

Marie-Claude Fortin
La Presse

« Neil Bissoondath mêle les cartes et brouille tous les signaux, dans un roman qu'il place habilement sous l'influence d'*Au cœur des ténèbres* de Conrad. [...] C'est surtout d'une fascination de romancier pour les méandres de l'âme humaine qu'est né ce livre. »

Christian Desmeules
Le DevoirRoman
480 pages • 29,95 \$Boréal
www.editionsboreal.qc.ca

SUIITE DE LA PAGE F 1

Et puisque les ouvrages du Quartanier — qui édite aussi une magnifique revue de poésie, de fiction et d'écritures qui paraît trois fois l'an

— n'ont étrangement pas su trouver de distributeurs, sans doute vous faudra-t-il insister un peu auprès de votre libraire pour vous procurer leurs livres. Alors insistez. Que son œuvre «parle» ou non

BOUCHARD

à la France, qu'elle se refuse peut-être au plus grand nombre — de par sa nature sans doute plus exigeante —, la langue d'Hervé Bouchard, pour reprendre la formule de Rimbaud dans la seconde *Lettre du Voyant*, «est de l'âme pour l'âme, résumant tout: parfums, sons, couleurs, de la pensée accrochant la pensée et tirant». C'est le terroir qui s'accouple avec l'avant-garde et qui lui «fait un petit» dans le dos. Avec quelque chose de bâtarde et de joyeusement transgressif, Hervé Bouchard renverse par la puissance de sa voix. A lire ou à goûter, comme bon vous semble.

Collaborateur du Devoir

PARENTS ET AMIS
SONT INVITÉS À VENIR
Y ASSISTERHervé Bouchard
Le Quartanier
Montréal, 2006, 248 pagesMAILLOUX
HISTOIRES DE NOVEMBRE
ET DE JUINHervé Bouchard
Le Quartanier
Montréal, 2006, 192 pages

LES PRESSES DE L'UNIVERSITÉ LAVAL

Anthropologie
médicale

Ancrages locaux, défis globaux

Sous la direction de
Francine Saillant et Serge GenestISBN 2-7637-8247-7
490 pages • 49 \$

Avec la collaboration de :
Gilles BIBEAU, Carol BROWNER,
Arachu CASTRO, Josep COMELLES,
Maria Beatriz DUARTE-GOMEZ,
Stefan ECKS, Sylvie FAINZANG,
Paul FARMER, Didier FASSIN,
Usher FLEISING, Ronald FRANKENBERG,
Janice E. GRAHAM, Annette LEIBING,
Margaret LOCK, Angel MARTINEZ-HERNAEZ, Raymond MASSÉ,
Roberto CAMPOS NAVARRO,
Gustavo NIGENDA, Mariella PANDOLFI,
Enrique PERDIGUERO, Ilario ROSSI,
Carolyn SARGENT, Johannes SOMMERFELD,
Sjaak VAN DER GEEST,
Eleanor PRESTON WHITE,
Angelica WOLF

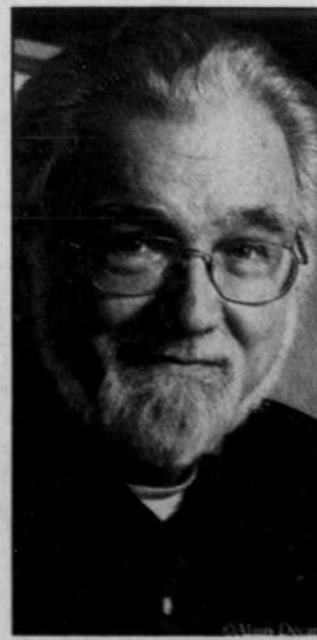
Collection
Société, cultures et santé

Les Éditions PUL-IQRC
Tél. (418) 656-2131 poste 10996
Télec. (418) 656-3305
Lucie.Belanger@pul.ulaval.ca
www.ulaval.ca/pul

éditions Liber

Philosophie • Sciences humaines • Littérature

Guy Durand

Six études d'éthique
et de philosophie du droit

162 pages, 18 dollars

LITTÉRATURE

Les mots doux



Suzanne Giguère

Des mots pesés puis posés. Une écriture mesurée, feutrée. Un frisson mélancolique. La petite musique de Jacques Poulin qui chaque fois, bien qu'on s'en méfie, nous envoûte avec une douceur très intime. *La traduction est une histoire d'amour* dessine les contours d'une amitié tendre et de l'affection qu'un écrivain vieillissant porte à l'expérience de l'écriture. Un roman simple où les petits détails tissent de grandes émotions. Où ce qui y est dit est plus profond qu'il n'y paraît. Pour la première fois, le romancier fait appel à une narratrice, trouvant sans doute dans sa sensibilité et sa vulnérabilité un écho à ses préoccupations personnelles.

Traduire, c'est éclairer

Le roman baigne dans une lumière éclatante. Sous le soleil ardent d'un après-midi d'été, à l'île d'Orléans, Marine se laisse chauffer le creux de la main par les chevaux qui prennent délicatement les framboises qu'elle y a déposées. Elle leur parle et parfois leur lit des passages d'un roman où il est question de chevaux, de lune, de fête. Marine est traductrice. Elle habite le chalet que Jack Waterman, écrivain, lui a prêté. Depuis leur rencontre dans le cimetière de l'église St. Matthew, une passion commune pour les mots, les livres et la traduction les réunit. Jack Waterman vit à Québec dans une tour du Faubourg Saint-Jean-Baptiste. Les fins de semaine, il lui rend visite. Ils font des promenades autour de l'étang. Aux silences de l'un font écho les silences de l'autre. Le soleil joue avec le miroir changeant de l'étang. L'atmosphère ouvre pudiquement les yeux. Marine raconte le suicide de sa petite sœur en Europe, Jack raconte comment

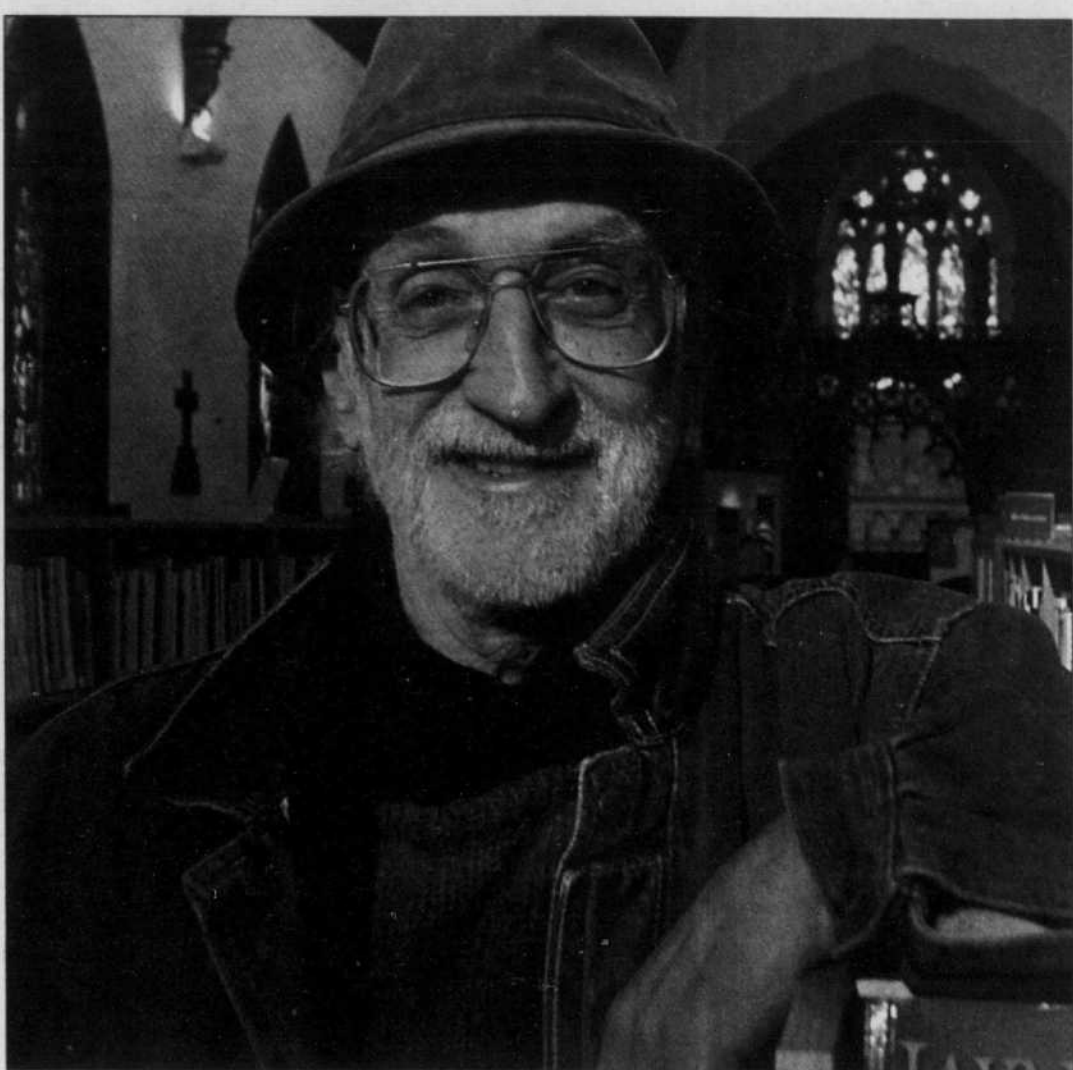
il tourne des heures entières autour d'une phrase, écrit, raie, réécrit dans ses carnets de notes. Il avoue ne pas avoir d'amis: «*c'est ce qui arrive quand vous vivez dans un monde imaginaire.*»

Après son départ, Marine retourne à la traduction du dernier roman de Jack, consacré à la ruée vers l'or californien de milliers de pionniers il y a un siècle et demi. Marine s'applique. Traduire, c'est entrer dans l'intimité d'un texte, le comprendre de l'intérieur, conduire sa voix en s'accordant à celle de l'autre. «*Je voulais que mes mots épousent les courbes de son écriture.*» Traduire, c'est inventer un langage qui capte l'écho de la voix originale. C'est éclairer le texte original.

Une écriture limpide

L'été n'est pas une saison propice pour le travail. Marine ressent vivement l'appel du dehors. Le beau temps l'incite à sortir, à aller se promener. Chaque jour, elle monte en haut de la côte et ramasse son courrier. Elle croise souvent une fillette avec des nattes à l'horizontale. Elle se laisse séduire par ses mots d'enfant. Aujourd'hui par exemple, la petite raconte qu'elle est montée sur un escargot et qu'elle a raconté à son grand-père tout ce qu'elle a vu par la fenêtre. «*Je comprends. Mais tu veux dire un escabeau?*» «*C'est pareil!*»

Au milieu de leur conversation de plus en plus animée, la petite, candide, tente de lui expliquer pourquoi il est si difficile de se faire des amis. «*Mettons que je veux t'appivoiser. Il faut que je vienne à la même heure tous les jours. Le lundi, je reste en haut de la côte et je te regarde de loin. Le mardi, je me rends au milieu de la côte, où il y a des pommiers. Le mercredi, je descends jusqu'à l'endroit où le renard est assis. Le jeudi, je m'installe à la table de pique-nique. Le vendredi, je m'arrête au bord de l'étang, et le samedi, je m'assois sur le quai, les pieds dans l'eau. Et le dimanche, j'ai la permission de te parler. Tu vois comment c'est compliqué.*» On reconnaît bien la façon de faire de Jacques Poulin: une écriture limpide qui se déploie dans la simplicité de phrases courtes,



CLÉMENT ALLARD LE DEVOIR

Jacques Poulin est l'auteur d'une dizaine de romans qui ont remporté de nombreux prix littéraires au Québec et en France.

une émotion contenue, touchante et sans affectation.

Le premier matin du monde

Les journées se rattachent les unes aux autres sans événement particulier. Arrive Famine, un petit chat noir abandonné, portant un billet coincé dans son collier avec un inquiétant appel au secours: «*Je suis sur la route parce que ma maîtresse ne peut plus s'occuper de moi, ni d'elle-même.*» Comme dans les romans policiers, une atmosphère

trouble et tendue se développe. La traductrice et le romancier sont lancés sur la trace d'une mystérieuse adolescente. À mesure que leur enquête progresse, ils découvrent une jeune orpheline «*au chagrin contenu trop longtemps.*» Sa détresse fait chaloquer leur cœur. Ils proposent à la jeune Limolou de la recueillir dans leur «*paradis terrestre.*» L'amitié heureuse de Marine et de Jack pourra peut-être apaiser les grandes douleurs de sa toute jeune âme. Les dernières pages apportent une lumière aussi ténue que

marquée par la grâce. C'est l'été des Indiens. Marine s'allonge au milieu des fleurs qu'elle préfère, les

épervières orangées. Pour Limolou, c'est le premier matin du monde. Le romancier crée du silence avec les mots.

Economie narrative, descriptive, explicative et syntaxique: Jacques Poulin travaille comme un sculpteur sur pierre qui atteint l'essence en réduisant son matériel. Sa phrase se caractérise par une extrême précision, soucieuse de pénétrer au cœur même des émotions en réduisant le décor à sa part la plus suggestive.

Même si, dans *La traduction est une histoire d'amour*, la chanson douce du romancier souffre d'une imagination un peu convenue, un peu attendue, l'écriture reste d'une fluidité et d'une intensité qui se renouvellent sans cesse au fil de ses œuvres. «*Le ton, c'est ce qui compte le plus en littérature*», nous souffle à l'oreille Jack Waterman.

Romancier de la fragile émotion et de la difficile communication entre les êtres, Jacques Poulin est l'auteur d'une dizaine de romans, dont *Les Grandes Marées*, *Volkswagen Blues*, *Le Vieux Chagrin*, *La Tournée d'automne* et *Les Yeux bleus de Mistassini*, qui ont remporté de nombreux prix littéraires au Québec et en France. Il a aussi exercé le métier de traducteur pendant quelques années. Après un long séjour à Paris, il vit maintenant à Québec et à l'île d'Orléans. *La traduction est une histoire d'amour* est son onzième roman.

Collaboratrice du Devoir

LA TRADUCTION EST UNE HISTOIRE D'AMOUR

Jacques Poulin
Leméac/Actes Sud
Montréal, 2006, 144 pages

Daniel POLIQUIN

La Kermesse

« Le roman de Daniel Poliquin demeure captivant du début à la fin. La plume enjouée, le jeu de flash-back, l'alternance des voix et des registres relèvent de la prouesse littéraire. Mais c'est sans doute l'émotion constante et l'humour pétillant qui font le principal attrait de ce roman. »
Suzanne Giguère, *Le Devoir*

« Un roman picaresque. »
Pierre Cayouette
L'actualité

« La ou les romanciers québécois ne décolleraient pas un instant, le Franco-Ontarien Poliquin a choisi de sourire. Et même, ce qui est plus difficile, de faire éclater de rire un lecteur qui ne boude pas ce genre de plaisir. »
Reginald Martel, *La Presse*

Roman
336 pages • 24,95 \$

Boréal
www.editionsboreal.qc.ca

LIBRAIRIE

BONHEUR D'OCCASION

Livres d'occasion de qualité

Nouvel arrivage
- Généalogie :
noms de famille; paroisses; registres de mariage...
- Henri Julien :
Album Henri Julien
éd. Beauchemin 1916

Pour plus d'information :
514-522-8848 1-888-522-8848
bonheurdooccasion@bellnet.ca
4487, rue De La Roche (angle Mont-Royal)

NOUS NOUS DÉPLAÇONS PARTOUT AU QUÉBEC, POUR L'ACHAT DE BIBLIOTHÈQUES IMPORTANTES.

Roman

Il se dégage de l'ensemble de ces nouvelles un parfum, une grâce qui nous font oublier les innombrables déceptions de l'enfance.

Pauline Michel
Frissons d'enfants
nouvelles • 192 p. • 19,95 \$

Documents

Un essai remarquable sur les motivations profondes de la fascination pour le désert.

Rachel Bouvet
Pages de sable
Essai sur l'imaginaire du désert
essai • 208 p. • 25 \$

XYZ éditeur

XYZ éditeur • 1285, rue Saint-Hubert, Montréal (Québec) H2L 3Z1
Téléphone: (514) 525-2170 • Télécopieur: (514) 525-7537
Courriel: info@xyzedit.qc.ca • www.xyzedit.qc.ca

PALMARÈS LIVRES

ARCHAMBAULT

QUEBECOR MEDIA

Résultats des ventes : Du 28 mars au 3 avril 2006

ROMAN	OUVRAGE GÉNÉRAL
1 CHARLES LE TÊMEUR T. 3 Yves Beauchemin (Fides)	1 S.O.S. BEAUTÉ: MENUS PROGRAMME Chantal Lacroix (la semaine)
2 DECEPTION POINT Dan Brown (JC Lattès)	2 LE BÉBÉ ET L'EAU DU BAIN Chicoine/Collard (Québec-Amérique)
3 TRADUCTION EST UNE HISTOIRE... Jacques Poulin (Leméac)	3 CATHERINE LA GRANDE Henri Troyat (J'ai lu)
4 VERGLAS Normand Lester (Libre expression)	4 PARLOUS SOUVERAINETÉ À L'ÉCOLE Gérald Larose (Intouchables)
5 SANS PARDON Christine Brouillet (Courte échelle)	5 VOILE DE LA PEUR Samia Shariff (JCL)
6 COMME UNE ODEUR DE MUSCLES Fred Pellerin (Planète rebelle)	6 MELLEURES RECETTES... Donna-Marie Pye (Guy Saint-Jean)
7 POUSSIERE DU TEMPS T. 3 Michel David (Hurtubise HMH)	7 DEMANDEZ ET VOUS RECEVREZ Pierre Morency (Transcontinental)
8 MA VIE AVEC MOZART Éric-Emmanuel Schmitt (Albin Michel)	8 RAIL DE LOGEMENT-FORMULAIRE... (Publications du Québec)
9 QUI EST TERRA WILDER Anne Robillard (Mortagne)	9 MANGER SANTÉ POUR LE PLAISIR Minçavi (Minçavi)
10 CELLULAIRE Stephen King (Albin Michel)	10 UNE AUTRE ÂME DANS MA FILLE Anick Laprante (Dauphin Blanc)

LIVRE DE POCHE	NOUVEAUTÉ ANGLOPHONE
1 ÉOLIA T. 1 Frédéric D'Antony (Pierre Tisseyre)	1 DA VINCI CODE Dan Brown (Anchor)
2 DA VINCI CODE Dan Brown (Pocket)	2 ANGELS AND DEMONS Dan Brown (Pocket Books)
3 UN DIMANCHE À LA PISCINE À KIRALI Gil Courtemanche (Boréal)	3 DIGITAL FORTRESS Dan Brown (St. Martin's Press)
4 L'OMME DU VENT Carlos Ruiz Zafon (Libre de poche)	4 THE CLOSERS Michael Connelly (Warner Books)
5 ENSEMBLE C'EST TOUT Anna Gavaldà (J'ai lu)	5 THE DRINKER John Grisham (Dell)
6 UN PETIT PAS POUR L'HOMME Stéphane Dompière (Québec Amérique)	6 WITH NO ONE AS WITNESS Elizabeth George (Harper Collins)
7 LÉONIS T. 7: LA LÉGENDE DE SIA Mario Francis (Intouchables)	7 THE PRINCES OF IRELAND Edward Rutherford (Seal)
8 ET SI C'ÉTAIT VRAI Marc Lévy (Pocket)	8 NO PLACE LIKE HOME Mary Higgins Clark (Pocket Books)
9 HISTOIRE DE PI Yann Martel (XYZ)	9 MEMOIRS OF A GEISHA Arthur Golden (Seal)
10 DARRAN T. 1: FÉE DU LAC BAÏKAL Sylvain Hotte (Intouchables)	10 KILL THE MESSENGER Tami Hoag (Bantam Books)

LITTÉRATURE

Écritures de province

GUYLAINE
MASSOUTRE

On les dit volontiers humbles, anecdotiques, pâlots. Les romanciers de province auraient une allure surannée, une odeur de violette fanée. Ils vanteraient les misérables, excuseraient les ratés, s'enfonceraient dans les tréfonds des nations obscurément ennuyeuses. «*La province n'a pour moi aucune pertinence*, déclarait un jour Pierre Michon, auteur de *Vies minuscules*. *La province, c'est une faiblesse de ma part*».

Peut-on être plus clair? Depuis, Richard Millet a donné des lettres de noblesse au lieu d'appartenance crotté, où le silence du hameau et le granit corrézien ont versé leur pesant de noirceur. *Ma vie parmi les ombres* avait beau être exceptionnel, faut-il y voir un signe?, les jurys parisiens l'ont boudé. L'écrivain y parle d'une civilisation millénaire, morte avec sa langue, ses métiers, ses coutumes, sa communauté singulière. De l'apreté de cette vie délaissée à la violence de la perdre tout à fait, il a dessiné une ligne continue. Son œuvre.

En 2003, Pierre Jourde a jeté un pavé dans la mare: *Pays perdu* déclenche l'ire auvergnate des villageois moqués. Il faisait alors meilleur à Paris. Mais, malice ou stratégie, voici Millet et Jourde rebondissant dans deux publications chez le même éditeur, L'Archange Minotaure, une maison d'édition sise à Apt, en Languedoc-Roussillon. Créée en 2001, celle-ci compte une soixantaine de titres, qui s'intéressent au voyage, aux marges, à ce qui est décentré.

La tête ailleurs

Dans *Sacrifice* (2006), Millet commente brièvement des portraits de

Silvia Seova, photographe portugaise installée dans la région de Montpellier. La rencontre veut surprendre: Millet ne fréquente guère les salons; il préfère simplement rêver des femmes «*dans un vieux jardin, en un lointain été, dans un Midi ancien*» — ce Midi qui donne à la province une lumière glorieuse, désirable, et prépare l'irruption des notes frêles d'un «*rire blanc*».

L'Œuvre du propriétaire (2006) est un petit livre inclassable, dans lequel Jourde se livre à son humour caustique, en universitaire «*de troisième classe sur les croisières Paquet*». On ne saurait mieux se gausser de soi-même et de l'appareil savant des éditions critiques: sa verve parodique est à la hauteur de son génial «*propriétaire*». Ce capitaliste tranquille, c'est un écrivain suivi par les spécialistes de son œuvre, qui ratissent avec soin le domaine de ses fragments, plates-bandes de fleurs de rhétorique composées en buissons par la fantasmagorie d'un fou.

À les lire, on sent que ces écrivains échappés de la ville respirent mieux en province. Millet s'abandonne avec gourmandise à sa fascination des nus, tandis que Jourde fait exploser le rire de l'imbécillité, à laquelle il voue le culte des adorateurs du kitsch. Cela vaut une gambade dans l'atmosphère raréfiée des sommets himalayens, où on croise, en se gaussant, des chercheurs parisiens en mal d'aération mentale.

Savoir raconter

Robert Marteau, avec son 31^e ouvrage, n'est pas loin des précédents. Sinon par le ton, du moins par sa description fournie des us et coutumes de province. *Dans l'herbe* est un ouvrage qui tranche. Ce gros roman sans paragraphe a paru, comme plusieurs autres,



Poitevin d'origine, Robert Marteau a résidé au Québec de 1972 à 1984 et a publié ses poèmes à L'Hexagone, aux Éditions Quinze et chez Erta.

chez Champ Vallon, un éditeur qui travaille depuis 1980 à Seyssel-sur-le-Rhône, entre Lyon et Genève.

Marteau, Poitevin d'origine, n'est pas inconnu au Québec. Il a résidé ici de 1972 à 1984 et, en 1976 et 1978, il publiait ses poèmes à L'Hexagone, aux Éditions Quinze et chez Erta, *Atlante*, *L'Œil ouvert* et *Traité du blanc et des teintures*, ainsi que *Ce qui vient*, essai, en 1979. En 2005, le Grand Prix de poésie de l'Académie française récompensait son œuvre.

Il n'y a pas plus différent de Robert Merle ou de la régionaliste Ecole de Brive que Marteau. Ques-

tion de souffle, de volonté réaliste exempte de nostalgie: une pittoresque campagne poitevine, avec son vocabulaire et ses parures, ses noms propres et ses surnoms, ses lieux dits minuscules et ses foires, ressuscite les années 30, comme une civilisation dédaléenne.

Marteau est né en 1925. Éblouissant, sa mémoire intacte force à réfléchir. Peut-on croire que les héritages culturels, les particularités des régions ont été arasés et avoir subi la normalisation qu'on constate aujourd'hui? *Dans l'herbe* ne cherche pas à plaire, car il faut du courage pour entrer dans sa mati-

re compacte. On s'y englu, on y étouffe, on se languit d'un paragraphe. Pourtant, cette écriture liée en phrases longues malaxe l'entité d'une province aussi distincte que la culture québécoise en Amérique. La province y est contenue jusqu'à saturation.

«*Que le monde o sache: I sont chez nous et que le venons pas nous emmerda*». On aimerait entendre la langue de Marteau. Mais le silence recouvre l'écho des jours passés à bavasser. On y parle couramment aussi le style des dictées de Pivot. Quelle diversité chante là? Ces disparitions ont beaucoup à nous ap-

prendre. Si la vie de ces gens pouvait être dite simple, on utilisait, pour en meubler les vides, des couleurs aussi vives que celles qu'endossent les honorables Habits verts. Marteau se moque du purisme qui tue. Sous sa plume, l'archaïsme de la province en redéfinit l'adversaire.

Autre air provincial, signalons *J'ai grandi* de Christian Garcin, qui raconte son Marseille dans la collection de J.-B. Pontalis. Une fois cernée l'identité d'un auteur, la lecture des romans change le ton des pages. Outre chez Gallimard, Garcin a publié chez Champ Vallon et chez Verdier — autre éditeur du Sud, sis à Lagrasse, dans l'arrière-pays de Narbonne. Rythme, disposition de la prose sur la page, minuscules photos enclavées, tout converge: si écrire rime avec lire, le fait de durer reflète aussi les lieux.

Collaboratrice du Devoir

DANS L'HERBE

Robert Marteau
Champ Vallon
Seyssel, 2006, 409 pages

SACRIFICE

Richard Millet et Silvia Seova
L'Archange Minotaure
Apt, 2006, 27 pages

L'ŒUVRE DU PROPRIÉTAIRE

Pierre Jourde
L'Archange Minotaure
Apt, 2006, 117 pages

J'AI GRANDI

Christian Garcin
Gallimard
Paris, 2005, 155 pages

Une petite librairie spécialisée dans le livre... polonais

FRÉDÉRIQUE DOYON

Si ouvrir une petite librairie de quartier relève du défi, l'établir dans le quartier Hochelaga-Maisonneuve (HoMa) de Montréal ressemble à un numéro d'équilibriste. Quand, de surcroît, on se spécialise dans le livre polonais...

C'est pourtant le tour de force que tente le jeune Raphaël Horecki, qui a ouvert la librairie Witkacy (prononcer: vitkatsé) juste avant Noël au 4747 de la rue Sainte-Catherine. Un désir ardent de renouer avec sa culture et sa langue anime ce Polonais de naissance, étudiant en scénarisation passionné de littérature. «*J'avais mis ça [sa culture] de côté pour mieux m'adapter*, raconte-t-il. *Il y a trois ans, j'ai senti un déclin: je voulais me réapproprier ma langue. Et j'ai toujours rêvé de travailler dans une librairie*».

Sur les rayons de son petit commerce, les livres en polonais venus directement de Varsovie s'étaient, variés. Un ouvrage sur Niemen, chanteur populaire des années 60, côtoie une pièce de Gombrowicz ou de Stanislas Ignacy Witkiewicz, qui a donné son surnom — Witkacy — à la librairie, un livre sur le feng shui et une foule de bouquins sur Jean-Paul II. Une section que le libraire de 28 ans entend réduire pour se concentrer sur les commandes.

Un mur entier propose également des DVD de films et des disques polonais, des classiques aux plus contemporains. En face se trouvent les auteurs polonais traduits en français — de la belle col-



JACQUES GRENIER LE DEVOIR

Raphaël Horecki dans sa librairie

lection «*Classiques slaves*» des éditions L'Âge d'Homme —, mais aussi des auteurs européens, surtout de l'Est, et quelques classiques québécois et américains. «*Je veux surtout faire connaître la littérature slave aux Québécois*».

Sa clientèle encore modeste se compose de Polonais expatriés comme de Québécois épris de culture polonaise. Selon le recensement 2001, la communauté polonaise du Québec se chiffre à plus de 46 000 citoyens, dont près de 30 000 sont dispersés à Montréal mais étaient réunis au début dans le quartier HoMa. Le tiers de ceux-ci sont arrivés avant 1961, un autre tiers dans les années 1980. L'immigration polonaise a d'abord touché Winnipeg au début du XX^e siècle, puis Toronto

après la Première Guerre mondiale, et enfin Montréal. La métropole compte ainsi plusieurs pâtisseries, charcuteries et aussi quatre églises polonaises, nous apprend le libraire.

Au moment de sortir de la librairie, une dame entre avec sous le bras ce qui semble être la première édition d'un ouvrage de Stanislas Ignacy Witkiewicz, *Nouvelles formes en peinture*, dédié d'une longue lettre à son père, un architecte polonais du nom de Micheida. Elle a entendu parler de la librairie à la radio, nous dit-elle en français, plus ravie encore de pratiquer son polonais avec le libraire. Une cliente enthousiaste comme on en souhaite d'autres à Raphaël Horecki...

Le Devoir

POÉSIE QUÉBÉCOISE

Quotidien cru

HUGUES CORRIVEAU

Dans le texte liminaire de la première partie intitulée «*Adieu Brooklyn*» de son recueil *L'Eau de Kiev*, René Lapière prévient: «*Ce chapitre met fin à beaucoup de souffrances. À un désastre de prières et d'attentes, d'amnésies, de pas perdus et de couloirs d'hôpital. Ce chapitre met aussi fin, nécessairement, à beaucoup d'amour! Adieu Brooklyn, Manhattan, Queens. Exit tout ça. / Commençons donc.*» Ce ton impératif et qui fonce droit dans le propos du livre est une ouverture redoutable et très forte. On se rend vite compte qu'il s'agit en fait d'un texte très proche d'un récit poétique s'éloignant de façon délibérée de la poésie en prose plus attendue. On trouvera là des personnages qui hantent chaque texte, qui agissent et réagissent comme dans une narration. Ainsi, dès le départ, Paschetti «*éternu[e]*», ou encore ce Solomon Arkadiévitch «*rem[e]t le téléphone sur la pile de journaux, [...] sort[...] pour rien les clés de la voiture, les fl[ai]t glisser pour rien sur le bureau.*» On rencontre aussi une Alissa, une tante Emmie, Lyouba et bien d'autres. Ces histoires se passent à New York, Chicago, Londres ou dans les steppes du Caucase, ou sur la route, ou perdu quelque part, comme il se doit, afin d'aller ailleurs, de chercher, de se chercher. Ces textes mettent en lumière un quotidien parfois glauque, parfois décalé, comme si tous et chacun se réveillaient chaque jour surpris de vivre et de vivre là, de voir ce qu'ils voient, comme une fatalité

immédiate qui donne à la réalité qui les accable une dimension de grande fatigue. Par exemple, pour Paschetti, qui «*lais[s]e son regard errer sous les pruniers. Des millions de pétales, blancs comme les fesses des anges. Ça lui rappel[le] son enfance, les dimanches de printemps. Vie éternelle, purification des âmes: la nature était une saloperie.*» Et vivement le bonheur!

Deux styles

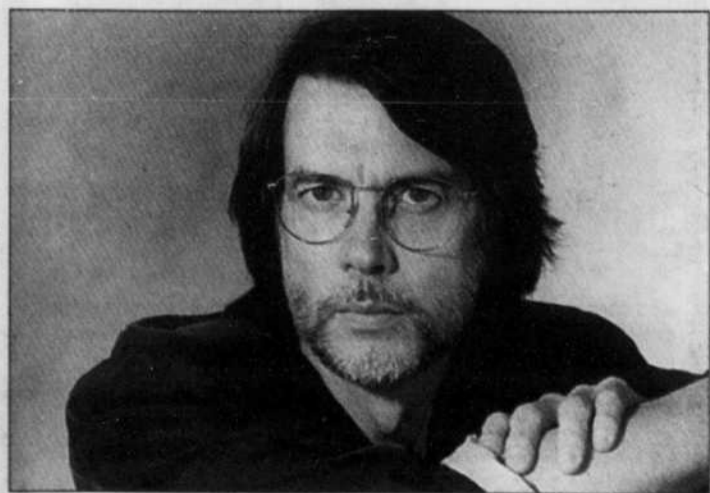
Cette prose qui défile de page en page est systématiquement interrompue par de très beaux poèmes en vers libres, laconiques et foudroyants: «*Notre faiblesse / est une eau. // Elle demeure. / Nous la taisons. // Notre force? / le peu que nous ayons? / est venue d'elle. / Nous détournons les yeux. // Notre honte se décuple.*» Ces poèmes sont en quelque sorte la méditation de ce que le texte de prose propose, une manière d'en abstraire le propos. Mais où est au juste ce Solomon qui vit, à 60 ans, dans une cellule d'hôpital psychiatrique... au cœur d'une réalité parallèle, de souvenirs fondateurs ou dans des rêves d'amour et de cendres, coupable d'être? Ces apparitions de Lyouba sont-elles néfastes ou disent-elles l'amour ailleurs, l'amour

qui se doit d'être? Ce qui compte pour le poète, c'est de traduire une tension si intense que la lecture de ce livre devient haletante et trouble, balancés que nous sommes entre les différents désespoirs et désaffections, et ces passages de la prose aux vers, marquant à la fois le propos et le style de battements de cœur alertés. De qui nous parlet-on au juste, de Paschetti et d'Alissa ou de Solomon et de Lyouba? En quatrième de couverture, René Lapière nous avait pourtant prévenu: «*D'innombrables occasions d'humilité nous sont offertes. Nous les ignorons. / D'innombrables fois nous en tirons de la détresse. [...] Nous ne comprenons pas. Ni à quel point nous avons peur, ni comment notre dignité et notre idée de la beauté [...] nous font mal.*» Et c'est de ce mal-être, de ce froid à l'âme que nous parle ce livre dense et très beau, qui nous change inévitablement d'un certain ronronnement dans les proses conventionnelles.

Collaborateur du Devoir

L'EAU DE KIEV

René Lapière
Les Herbes rouges
Montréal, 2006, 158 pages



JOSÉE LAMBERT
René Lapière

Impossible pour Sartre et Duras de ne pas écrire!

Causerie avec

Suzanne Ginestet-Delbreil
Psychanalyste

Quelle fonction avait la nécessité d'écrire pour Sartre et Duras?

A partir des études de Lacan Suzanne Ginestet-Delbreil analyse Sartre et Duras, tous deux ayant comme caractéristique de ne pas pouvoir se passer d'écrire.

Peut-on associer cette nécessité d'écrire des écrivains à la nécessité d'écrire des marques sur le corps?

ANIMATRICE
Monique Lévesque
Psychanalyste

Olivieri
librairie • bistro

Olivieri
Au cœur de la littérature

Mardi 11 avril à 19 h

Entrée 5\$
5219 Côte-des-Neiges
Métro Côte-des-Neiges
RSVP : 739-3639

INVITATION

LANCEMENT - RÉCITAL BILINGUE

Les Éditions du Vermillon

Festival littéraire international de Montréal
METROPOLIS BLEU - du 5 au 9 avril 2006

Samedi 8 avril 2006, à 20 h 30
Hôtel Hyatt Regency Montréal
1255, rue Jeanne-Mance, Salon des Arts



First Fire / Ce feu qui dévore

NADINE MCINNIS, poète d'Ottawa

Trois poètes, l'auteure et les deux traducteurs, ANDRÉE CHRISTENSEN et JACQUES FLAMAND, offrent un récital bilingue entraînant. Barry Dempster écrit dans *Poetry Canada Review*: «*McInnis, poète dont les passions peuvent nous conduire si profondément dans l'ordinaire que même les actes les plus simples ont des éclats d'incandescence.*»

Animation:
Monique Bertoli

Entrée libre

Goûter

FONDATION METROPOLIS BLEU
Une ville, des mots
The City of Words
Ciudad de las palabras
www.metropolisbleu.org

Les Éditions du Vermillon
(514) 241-4032

LITTÉRATURE

Entretien avec José Carlos Somoza

L'écrivain de la négation

José Carlos Somoza est né en 1959 à La Havane et a fait ses études en médecine et en psychiatrie. Mais José Carlos Somoza n'est ni cubain ni psychiatre. «Je ne suis pas cubain. Je suis espagnol. Je suis né à Cuba, mais je n'avais qu'un an lorsque mes parents sont partis vivre en Espagne. Quant à la psychiatrie, j'en suis divorcé. Je l'ai oubliée. Je suis donc écrivain, je gagne ma vie avec la littérature; rien à voir avec Cuba ou la psychiatrie.» L'écrivain espagnol est de passage à Montréal dans le cadre du festival littéraire Metropolis bleu.

FRANCE-ISABELLE LANGLOIS

C'est dès 1960 que la famille de Somoza quitte l'île des Caraïbes pour s'installer à Madrid, où l'écrivain réside depuis. On peut donc parler de lui comme d'un écrivain espagnol. C'est d'ailleurs ainsi qu'il est qualifié dans le monde littéraire anglophone, alors que du côté francophone on persiste à le présenter comme un écrivain cubain. «Cuba est à la mode», répond Somoza, qui ne voit pas d'autre explication. «L'usage de l'anglais, l'air de dire: si ça peut leur faire plaisir.

Et de fait, rien de très cubain, au sens «romantico-militant-révolveur de révolution», dans l'œuvre de Somoza. Pas de charismatique caudillo, pas de méchants Américains, pas de soirées enfumées à La Havane, où la musique est reine, pas de rebelles assoiffés de justice, prêts à tout pour un idéal... un peu perdu en chemin.

Mais des univers troublants avec des personnages à demi demeurés. Difficile de ne pas y voir un petit quelque chose de «psychiatrique». Et l'écrivain de reconnaître: «Chacun est influencé par ce qu'il fait dans la vie.» Mais il y a un mais: «La psychiatrie n'aide pas à écrire. Les maladies mentales n'inspirent personne qui les connaît vraiment.» Ah bon! Si vous le dites, docteur...

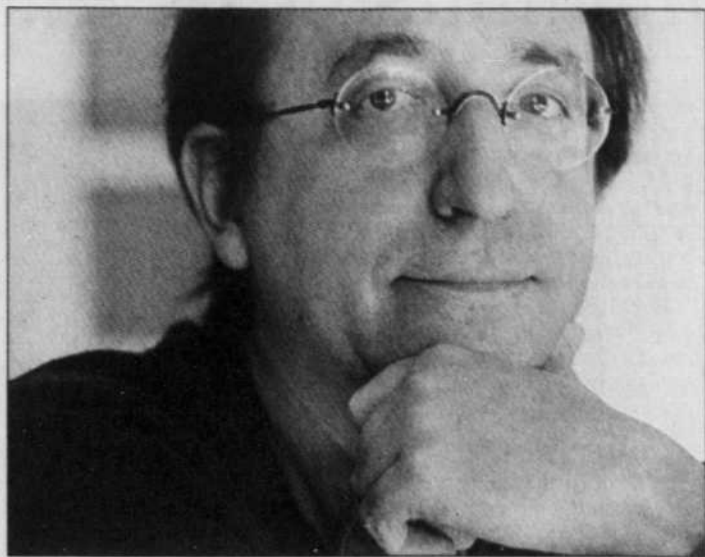
«Ce dont je suis le plus inspiré, c'est de mon propre personnage. Ce qui m'intéresse le plus, c'est l'être humain. Mais on n'a pas besoin d'être psychiatre pour s'intéresser aux autres, il suffit d'être observateur. Un chauffeur de taxi peut faire cela. Et il peut aussi être écrivain.» Et son propre personnage, celui qui s'intéresse aux êtres humains, c'est celui-là même qui a choisi d'être psychiatre puis écri-

vain. De cela, Somoza est aujourd'hui un peu apeuré, dit-il. Il est surpris de sa propre audace qui, en 1994, l'a poussé à complètement abandonner la psychiatrie pour s'adonner totalement à l'écriture. «Aujourd'hui, je me rends compte que j'ai été très chanceux. Mais à l'époque je ne le savais pas, je n'en étais pas conscient.» Il aurait pu faire les deux, mener de front à la fois une carrière de psychiatre et celle d'écrivain. «Non, rétorque catégoriquement l'auteur. Je le répète à tous les apprentis écrivains. Si tu veux vraiment savoir jusqu'où tu peux te rendre, quel sommet tu peux atteindre, dans quoi que ce soit, tu dois y être dédié à 100%. Je ne suis qu'écrivain.»

Pourrait-il un jour retourner à la pratique clinique, celle qui sonde les âmes torturées et malheureuses? José Carlos Somoza répond qu'il ne le croit pas. En ce moment, en tout cas, il n'en a certes pas envie. Et il ne s'ennuie pas de son ancienne profession. «Je n'y pense plus, je l'ai presque oubliée.» Presque, car le romancier est un drôle de divorcé de la psychiatrie, son épouse étant elle aussi psychiatre. Une épouse qui a eu totalement confiance en lui lorsqu'il a pris la décision de changer de vie professionnelle et qui l'a toujours épaulé dans ce choix.

Le terrain du surnaturel

Dans son dernier livre, traduit en français et paru à l'automne 2005 aux Éditions Actes Sud, *La Dame n° 13*, Somoza s'aventure sur le terrain du surnaturel, mettant en scène treize muses, treize aficionados de la littérature. Ici, poésie, douleur et abîmes se côtoient. Treize sorcières formant un tout, d'une beauté sans significa-



© LUIS MIGUEL PALOMARES

L'écrivain espagnol José Carlos Somoza

tion: l'une invite, l'autre surveille, une troisième punit, la suivante rend fou, en voilà une autre qui passionne, alors que sa voisine maudit, une encore qui empoisonne, pendant que la huitième conjure, la neuvième invoque, la dixième exécute, la onzième devine, la douzième connaît... Et la treizième? C'est ce qu'on ne sait pas.

L'histoire débute par un triple meurtre survenu près de Madrid. Ce n'est qu'un cauchemar, celui de Salomón Rulfo, professeur de littérature au chômage et grand amant de poésie. Pourtant, ce meurtre a bel et bien eu lieu; quelque part il appartient au réel. Le professeur consulte le docteur Ballesteros, qui doit l'aider à résoudre le mystère. Le vieux médecin, qui est disciple de saint Thomas, qualifie les hallucinations nocturnes de son patient de «pés mentaux», de «résidus d'une sorte d'indigestion», «nécessaires pour que la machine fonctionne» mais «qui n'ont pas d'importance». Cependant qu'une femme décapitée appelant à l'aide continue de venir rendre visite à Rulfo tous les soirs, dans sa chambre, sur son lit.

C'est parce qu'il ne croit pas aux rêves et qu'il est plutôt très sceptique à l'égard du surnaturel que Somoza a écrit *La Dame n° 13*. «C'est un roman optimiste, car il prétend que l'on

peut changer la réalité par le pouvoir des mots. C'est très optimiste, ça.»

Un suspense mettant en jeu le pouvoir de l'idiome? La beauté de la poésie devient une arme terrible, la pire de toutes, d'une cruauté inouïe et inassouvie.

Du côté de la science

C'est en 2002 que José Carlos Somoza s'est fait connaître en français, avec *La Caverne des idées* (prix Daguer Gold Priza pour la version anglaise). Un polar platonicien difficilement classable. Avec *Carla et le pénombre* paru en 2003, le romancier lance une véritable bombe littéraire, qui comporte toujours ce sempiternel questionnement sur la création, l'art et ses dérivés, au cœur de toute son œuvre. Quelle est la part de la perception, du réel et de la vérité?

C'est avec impatience que l'on attend le dernier livre de Somoza qui vient de paraître en Espagne sous le titre de *Zig Zag*. Cette fois, le romancier dit avoir délaissé quelque peu le monde des arts pour s'aventurer du côté de la science quantitative. «Curieux que cela m'ait pris neuf romans pour enfin aborder ce sujet», nous dit en guise de conclusion l'écrivain de la négation, celui qui n'est ni cubain ni psychiatre.

Collaboratrice du Devoir

LA PETITE CHRONIQUE

Ce qu'il reste de Gorki

Gilles Archambault

Dans le *Nouveau Dictionnaire des auteurs* de Lafont-Bompiani, on trouve cette phrase de Tchekhov à propos de Gorki: «Je pense que viendra le temps où les œuvres de Gorki seront oubliées, mais lui-même ne sera certainement pas oublié au bout de mille ans.»

Qu'en est-il soixante-dix ans après sa mort? Il reste un auteur important de la littérature russe du vingtième siècle. Le lit-on? On peut le croire. *La Mère*, *Enfance*, *Foma Gordiev*, certes. Des troupes de répertorio montent un peu partout dans le monde *Les Bas-Fonds*.

Pas tout à fait l'oubli, donc. Une rumeur d'intérêt persiste, que l'édition des *Œuvres* dans la collection de la Pléiade devrait raviver.

Quant à l'homme Gorki, son parcours tellement chaotique, sa participation dans l'histoire politique de la Russie, puis de l'URSS, faite de revirements inattendus, de volte-face, en font un personnage de premier plan. On ne connaîtrait plus ses œuvres qu'il faudrait tenir compte de son action, de son voyage aux États-Unis après l'échec de la Révolution de 1905, de sa presque réconciliation avec Staline, de sa participation au premier congrès des écrivains soviétiques, de sa rencontre avortée pour cause majeure avec une délégation d'écrivains français, Gide en tête.

Comme le rappellent Jean Pérois et Guy Verret dans leur introduction à ce choix d'œuvres de Gorki: «A l'instar des populistes qui n'ont cessé de le soutenir, il est porté, dès qu'il peut, à soulager chaque détresse et participe constamment à des œuvres collectives, dont il est souvent l'initiateur: société de secours aux

femmes dans le besoin, effort pour la réinsertion des prostituées, soutien aux Juifs, etc.»

Dans *La Mère*, une femme s'engage dans la lutte révolutionnaire par amour pour son fils. En épousant la cause, elle parvient à transformer sa foi religieuse en un credo politique.

Confession est le récit, un peu longuet, de la vie d'un bâtard à la recherche de vérité. Après des séjours dans différents monastères, il trouvera Dieu chez les ouvriers d'obédience socialiste. Après la corruption des moines, paillards, usurpateurs, la lutte quotidienne pour l'émancipation.

Pérois et Verret rappellent que, sans Tchekhov, Gorki n'aurait probablement pas écrit *La Mère* et *L'Enfance*. «Vous sentez excellentement, vous avez le sens de la plastique, c'est-à-dire que, quand vous représentez un objet, vous le voyez et le palpez», lui écrivait l'auteur de *La Steppe*.

D'où il ressort que la prose souvent touffue de Gorki nous retient à cause très souvent de ses outrances. Les personnages de Gorki ont une vie intérieure intense, mais ils évoluent dans un milieu physique qui est décrit avec précision. Le narrateur de *Confession* multiplie les détails, ne va pas toujours à l'essentiel, mais il ne nous ennue jamais. A moins qu'on ne tienne les credo politiques trop élaborés et nettement naïfs pour insupportables à la lumière de nos vérités de 2006.

Collaborateur du Devoir

ŒUVRES

Maxime Gorki
Gallimard, «La Pléiade»
Paris, 2005, 1737 pages

ÉCHOS

Récital-concert

La 10^e saison des Poètes de l'Amérique française se poursuit avec un récital-concert réunissant le poète David Solway, la soprano Sylvie Malenfant et la pianiste Nathalie Tremblay. Les deux musicales interpréteront des œuvres de Francis Poulenc et de

Robert Schumann ainsi que la *Berceuse en ré bémol majeur op. 57* de Frédéric Chopin, tandis que le poète fera la lecture de quelques-uns de ses poèmes. Le 10 avril à la chapelle du Musée de l'Amérique française, à Québec, à 19h30, et le 11 avril à la Maison de la culture Plateau-Mont-Royal, à Montréal, à 20h. — *Le Devoir*

EQMI EST FIER DE SOULIGNER LE TALENT DE SES AUTEURS EN NOMINATION POUR LES PRESTIGIEUX PRIX LITTÉRAIRES ARCHAMBAULT

Bonne chance à tous le 18 avril prochain!

EQMI

groupe littéraire générale
Éditions Québecor Média inc.

LE GRAND PRIX
LITTÉRAIRE
ARCHAMBAULT
PRIX DU PUBLIC, 6^E ÉDITION

Quand elle était petite, Chloé demandait à sa mère, non pas si elle allait plus tard être riche et jolie, mais si elle connaîtrait un jour le grand amour.

Soutien-gorge rose et veston noir
Rafaële Germain

Éditions Libre Expression, 454 pages



93 chapitres, un par match. Des défaites, des victoires, sur la glace comme sur mon sofa. Plein de niaiseries, évidemment. Quand ça sent la coupe, on a du fun dans mon salon.

Ça sent la coupe
Matthieu Simard

Éditions Stanké, 272 pages

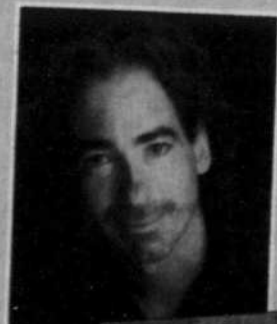


LE GRAND PRIX
LITTÉRAIRE
de la relève
ARCHAMBAULT
3^E ÉDITION

Peut-on être plus heureux dans la peau d'un autre? Peut-on s'approprier l'existence d'un autre sans en payer le prix?

Le transmetteur
Jacques Diamant

Éditions Stanké, 384 pages



Des êtres humains qui ne parlent plus que du petit écran... vous en croisez souvent?

Cousine de personne
Isabelle Gaumont

Éditions Stanké, 184 pages



Ce qui peut se produire, lorsqu'on part à la recherche du grand Amour, personne ne le sait... ?

Qué sera, sera?

Soutien-gorge rose et veston noir
Rafaële Germain

Éditions Libres Expression, 454 pages



Libre Expression
ÉDITIONS

Stanké
ÉDITIONS

Conseil des Arts
du Canada
Canada Council
for the Arts

SOPAC
SOCIÉTÉ
DES ÉCRIVAINS
DU QUÉBEC

ESSAIS

Grandeurs et misères
du militantisme de gauche

Louis Cornéliier

Un conte, en général, contient une morale à l'intention des jeunes. Quelle est celle que formule feu Charles Gagnon dans *Il était une fois...* - Conte à l'adresse de la jeunesse de mon pays, son dernier texte publié, d'abord paru dans le *Bulletin d'histoire politique* et offert par Lux éditeur sous forme de plaquette? Elle dit essentiellement que l'engagement dans un mouvement politique radical et de gauche est une belle et bonne chose dans la mesure où certaines conditions sont respectées: «Un beau conte, s'il vous incite à ne

pas assassiner le Mozart qu'il y a en vous, à ne pas vous isoler de votre entourage et à mener la lutte les yeux grands ouverts.»

Charles Gagnon, décédé à Montréal le 17 novembre 2005, a été un des principaux animateurs du Front de libération du Québec (FLQ), avant de devenir secrétaire général de l'organisation marxiste-léniniste En lutte!. *Il était une fois...* raconte son parcours de militant.

La Révolution tranquille, écrit-il, a été un grand moment de l'histoire du Québec: «En à peine dix ans, dans un tourbillon étourdissant, le Québec a changé de visage. Je crois même qu'il a un peu changé d'âme.» Ce fut, en effet, une époque d'avancées politiques, sociales et linguistiques, reconnaît-il, avant d'ajouter: «On ne laisserait pas la révolution entre les mains des bourgeois et de leur État.»

Il y eut donc, d'abord, l'aventure du FLQ, sévèrement jugée par Gagnon: «Malgré des tentatives de

justification [théorique] de l'action violente, le FLQ était demeuré un mouvement essentiellement spontanéiste, où on mythifiait l'action directe, immédiate, au détriment de la réflexion politique, d'une pensée stratégique articulée aux conditions sociales et culturelles ambiantes.»

Et cette nécessaire réflexion, c'est dans un marxisme à la chinoise, rejetant le «révisionnisme-soviétique, que Gagnon la trouvera au sein de l'organisation En lutte!. Cette deuxième aventure radicale, selon le militant, eut aussi des travers: trop d'affrontements stériles autour de «la ligne juste», une «morale prolétarienne» déconnectée de la société ambiante, un dogmatisme, donc, pour résumer, qui a mené les marxistes-léninistes à conférer «un caractère transcendantal à leur ligne politique, y inclus leur morale». Elle eut cependant de bons côtés: la camaraderie, la solidarité, une bonne formation militante et le sens du travail bien fait.

Pour quelles raisons s'est-elle effondrée deux ans après le référendum de 1980? À cause de son appel à l'annulation en 1980, de la lourdeur de son organisation ou de sa position ambiguë sur le féminisme? Gagnon rejette ces explications pour leur en préférer deux autres: le faible recrutement en milieu ouvrier et la remise en question de son approche du marxisme-léninisme.

On se serait attendu, compte tenu de ces conclusions, à ce que le militant finisse par mettre en question le radicalisme même de son engagement. Si, en effet, le réformiste Révolution tranquille a donné tant de fruits concrets, alors que les épisodes radicaux subséquents en ont donné si peu, comment ne pas conclure qu'en contexte démocratique occidental, le réformisme vaut mieux que l'approche révolutionnaire? Gagnon, pourtant, n'en démord pas et réitère, à l'intention des jeunes Québécois, la morale qui a animé ses engagements: il faut, oui, chercher une voie pour abolir l'ordre établi, mais il faut bien y réfléchir et ne pas aller trop vite.

Si on peut reconnaître une certaine beauté crépusculaire à un tel témoignage, il n'en reste pas moins que la conclusion qui l'accompagne relève d'une éthique du baroud d'honneur, un héritage dont la jeunesse devrait se méfier. Aussi, pour ne pas laisser cette dernière en plan, aux prises avec le faux dilemme qui suggère le ra-



SOURCE UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL. SERVICE DES ARCHIVES ET DE GESTION DES DOCUMENTS.
Charles Gagnon, Gérald Godin et Pierre Vallières lors d'un débat sur la question nationale au cégep Lionel-Groulx, en février 1978

dicalisme ou la démission, on nous permettra de plaider, avec les mots profonds du philosophe Luc Ferry, la noblesse de la voie réformiste: «Le réformisme n'est pas la forme dont on doit bien se contenter, faute de mieux, lorsque l'espoir révolutionnaire fait défaut, mais il constitue l'unique attitude correspondant à la sortie du monde de l'enfance. Non seulement il est seul compatible avec le rejet démocratique des lignes partisanes et des autorités dogmatiques, non seulement il cesse de faire miroiter l'espoir mystique d'un travail militant pour l'au-delà du monde réel, mais il ouvre, à la différence de l'idéologie révolutionnaire qui s'oriente à un terme ultime, un espace infini pour la réflexion et pour l'action.»

Le sens de l'action communautaire

À titre d'universitaire et de militant, Eric Shragge est engagé dans le monde de l'action communautaire depuis une quarantaine d'années. Dans *Action communautaire: dérives et possibles*, il propose à la fois un bilan et un regard critique sur cette forme d'engagement.

Selon lui, «la participation à des activités locales doit avoir pour ob-

jectif de créer de la dissidence». Militant d'une gauche libertaire d'inspiration marxiste et anarchiste, Shragge insiste sur la nécessité de la mobilisation afin de donner son vrai sens à l'action communautaire. «Pour moi, écrit-il, ce qu'il faut, c'est rechercher un équilibre entre mener des luttes concrètes dans lesquelles les gens peuvent apprendre à travailler collectivement et à acquérir du pouvoir, et soulever les grandes questions politiques et sociales.»

À partir des années 1980, toutefois, on assiste, selon lui, à une professionnalisation de l'organisation communautaire centrée sur le développement de services. La mobilisation, dès lors, n'est plus vraiment à l'ordre du jour, les organisateurs se font les représentants des citoyens concernés et l'action sociale et politique cède la place à des entreprises de services à la petite semaine qui prennent le relais d'un État défaillant. «J'avais vu, écrit Shragge, l'organisation communautaire passer d'une adolescence pleine de colère, d'espoir et d'énergie à un âge adulte qui voulait dire se soumettre et accepter de jouer un rôle "responsable" au sein de l'ordre social.»

Au terme de cet ouvrage qui al-

lie la théorie au témoignage, le militant affirme voir «une lueur d'espoir à l'horizon», notamment dans les groupes altermondialistes et dans un certain militantisme syndical de base. Très instructif, son essai, qui a raison de s'inquiéter de la récupération étatique de l'action communautaire, semble parfois oublier, lui aussi, que l'alternative dissidence radicale ou démission ne résume pas les possibilités de l'engagement et qu'adulte ne veut pas nécessairement dire soumis.

louiscornellier@parroinfo.net

IL ÉTAIT UNE FOIS...

CONTE À L'ADRESSE DE LA JEUNESSE DE MON PAYS

Charles Gagnon

Lux

Montréal, 2006, 48 pages

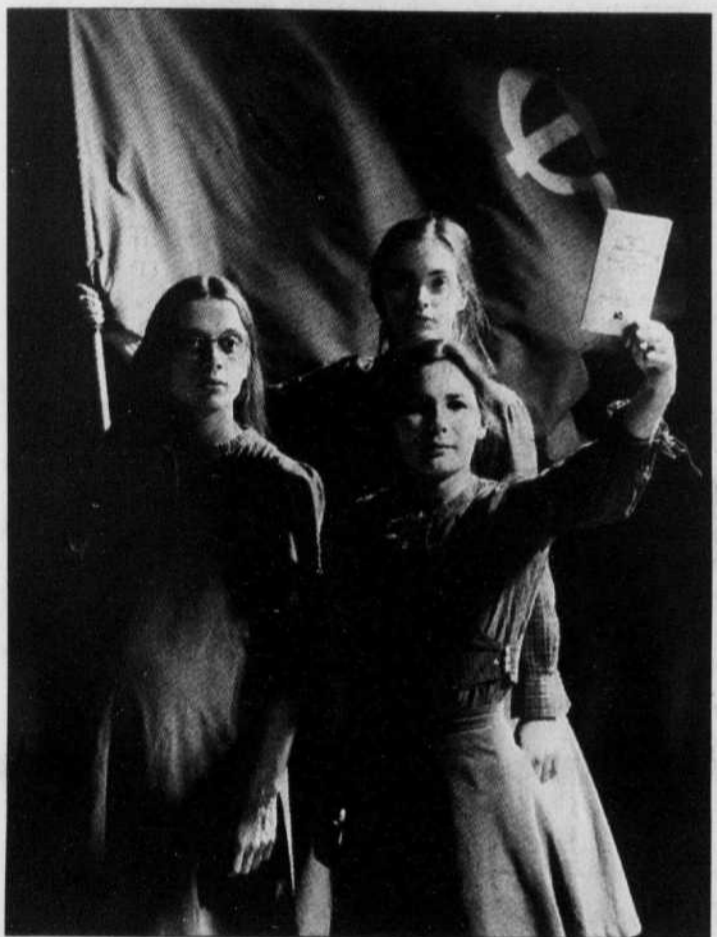
ACTION COMMUNAUTAIRE: DÉRIVES ET POSSIBLES

Eric Shragge

Préface de Lorraine Guay

Écosociété

Montréal, 2006, 248 pages



SOURCE UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL. SERVICE DES ARCHIVES ET DE GESTION DES DOCUMENTS.

Militantes présentant la publication du *Projet de programme pour le Parti prolétarien canadien*, en 1978.

Enquête sur l'Opus Dei

LOUIS CORNELIER

L'Opus Dei, comme toute chose qu'on pressent forte et obscure, forte parce que obscure, fascine. Mais qu'en est-il, au juste, de cette institution qui vit au cœur de l'Église dans le plus grand mystère? Dans *L'Opus Dei*, le couple de journalistes Bénédicte et Patrice des Mazery nous présente une captivante enquête sur ce phénomène.

Fondée en 1928 par le prêtre espagnol Josémaría Escrivá de Balaguer, un admirateur de Franco qui aurait eu, au surplus, «de la sympathie pour Hitler», selon un ancien prêtre de cette institution, l'Opus Dei prône la recherche de la sainteté au milieu du monde et une sorte

de «croisade chrétienne». Établie en «prélature personnelle du pape», un statut unique dans l'Église, par Jean-Paul II en 1982, l'Opus Dei a ses statuts propres et forme elle-même ses prêtres. Son fondateur a été béatifié dans la controverse en 1992 et canonisé en 2002.

Quel est le problème, se demandent peut-être certains, si problème il y a? L'enquête du couple Mazery montre avec force, en effet, que l'Opus Dei est habitée par d'importantes dérives sectaires. Toujours dans le plus grand secret, cette institution se sert entre autres, en France, d'une école hôtelière (celle de Dosnon) pour recruter des jeunes filles, souvent mineures, qu'elle incite à s'éloigner de leurs fa-

milles pour mieux se consacrer à Dieu, c'est-à-dire à l'Opus Dei. Les témoignages de plusieurs de ces «victimes» recueillis dans cet ouvrage sont accablants. On y apprend que l'institution protégée par le pape combat l'esprit critique de ses membres, rejette la notion de discernement spirituel au profit de l'obéissance aux dirigeants, impose une discipline «dont l'austérité dépasse celle des congrégations contemplatives» et entretient un douteux culte porté au fondateur. Une ancienne membre affirme: «Il y a des photos de Balaguer partout. En réalité, on a l'impression que c'est lui que l'on prie plutôt que Dieu.»

Pour l'abbé Jacques Trouslard, délégué à la Documentation sur les

sectes depuis 1984, plusieurs des modes de fonctionnement de cette institution relèvent de dérives sectaires: prosélytisme auprès des mineurs (un aspect nié par l'Opus Dei), endoctrinement à partir des écrits du fondateur, rupture avec la famille, cléricisme, infiltration de la vie économique, sociale, familiale et culturelle et, enfin, culte du fondateur. M^{re} Dominique Le Tourneau, un prêtre de l'Opus Dei à qui l'on doit le «Que sais-je?» sur l'institution (un manque d'objectivité un peu gênant pour cette prestigieuse collection), a bien tenté de réfuter ces accusations (sa lettre est reproduite en annexe), mais les témoignages recueillis par les Mazery rendent peu crédibles ses belles paroles.



PAOLO COCCO REUTERS
La canonisation du fondateur de l'Opus Dei, Josémaría Escrivá de Balaguer, fut célébrée au Vatican en octobre 2002.

Le père Trouslard, d'ailleurs, dans ce dossier, fait figure de franc-tireur parce que presque tous ses collègues refusent de se prononcer sur cette institution protégée par le pape. Les rares qui ont parfois accepté de briser le silence (le jésuite Albert Longchamp, par exemple) ont même été réduits au silence par leurs supérieurs. Quant aux anciens de l'Opus Dei qui ont choisi de critiquer l'institution publiquement, ils ont dû subir des pressions, voire des menaces, de la part de leurs ex-congénères.

Le portrait, on le voit, n'est pas réjouissant et il soulève de graves questions concernant l'appui indéfectible du Vatican à cette institution pour le moins controversée. Dès 1963, par exemple, le grand théologien suisse Urs von Balthasar accusait l'Opus Dei de s'adonner à l'intégrisme en ce sens où «la révélation est présentée comme un système de propositions vraies qui sont à croire parce que venues d'en haut, et que en conséquence la forme est préférée au contenu et la force à la croix...». Balaguer, dans un livre de maximes intitulé *Chemin* qui sert de base à la théologie opusienne, écrivait même: «Cet esprit critique [...] ne l'exerce ni dans ton apostolat, ni avec tes frères [...] il est une grande entrave.» Cette invitation, d'ailleurs, d'après les Mazery, s'appliquerait surtout aux femmes: «Aux hommes la sagesse divine, aux femmes la divine servitude. La femme, au sein de l'Opus Dei, est semblée à un peu considérée.»

Quand on pense que Joaquín Navarro Valls, porte-parole du Vatican et directeur de la salle de presse, est membre de l'Opus Dei (comme plusieurs huiles au sein de l'administration pontificale), il y a, en effet, de quoi être inquiet pour la direction de l'Église.

Un lecteur du *Devoir*, probablement informé du fait que l'Opus Dei cherche à infiltrer tous les lieux d'influence, dont les milieux intellectuels, m'a déjà demandé, à la suite de la lecture de quelques-unes de mes chroniques favorables à un certain catholicisme, si j'étais membre de cette institution. Je tiens, ici, à le rassurer, de même que tous ceux qui craignent pour l'avenir progressiste du catholicisme: le credo réactionnaire et écrasant de l'Opus Dei n'est pas le mien, ni celui d'une multitude de chrétiens de la base qui ne sont peut-être pas des saints, mais qui n'entendent pas laisser l'héritage du Christ entre les mains de ces éteignoirs engagés dans une triste croisade, fort efficacement mise en lumière par le couple Mazery.

Collaborateur du *Devoir*

L'OPUS DEI

ENQUÊTE SUR UNE ÉGLISE AU CŒUR DE L'ÉGLISE

Bénédicte et Patrice des Mazery

J'ai lu

Paris, 2005, 320 pages

Réal Ouellet
PAR AILLEURS

Finaliste du Prix littéraire Ville de Québec - Salon international du livre de Québec dans la catégorie adultes.



132 pages, 16,95 \$

NOUVELLES

Édition du livre
NOUVELLES ROMANS ESSAIS

Olivieri
librairie • bistro

Olivieri

Au cœur de l'éducation

Mercredi 12 avril à 19 h

Entrée libre
5219 Côte-des-Neiges
Métro Côte-des-Neiges
RSVP 739-3639

L'ÉDUCATION : ÉTAT DES LIEUX

Qu'est-ce qu'apprendre et comment faire apprendre ?

Quels sont les enjeux et les défis de l'école aujourd'hui ?

Causerie

ÉTIENNE BOURGEOIS

Codirecteur de la collection *Apprendre* (PUF), Professeur en sciences de l'éducation, Université catholique de Louvain

DENIS BÉDARD

Professeur au département de pédagogie, U. de Sherbrooke, coauteur du livre *Apprendre et faire apprendre*, PUF

THÉRÈSE BOUFFARD

Professeur au département de psychologie, Uqam, coauteurs du livre *Apprendre et faire apprendre*, PUF

Organisée en collaboration avec les PUF à l'occasion du lancement de la nouvelle collection *APPRENDRE*

ESSAIS

Histoire et géographie de la circoncision

S'appuyant sur les textes sacrés, littéraires et ethnologiques, Malek Chebel retrace l'histoire de ce rite ancien qui a perdu de sa valeur symbolique

Quels sont les enjeux symboliques de ce rituel ancien qu'est la circoncision? Pour Malek Chebel, les justifications de cette pratique tiennent à son rapport à la fécondité, à l'initiation et au sacrifice, de même qu'elles sont médicales, psychanalytiques et esthétiques.

ROBERT COMEAU

Spécialiste de l'islam et du monde musulman, l'anthropologue Malek Chebel a publié une vingtaine d'ouvrages, tant sur les aspects religieux que sur la sexualité dans l'islam. Devant la montée de l'intégrisme, il a publié un manifeste pour un *Islam des Lumières* et a fait paraître une étude sur l'islam et la raison. Cette fois, s'appuyant sur les textes sacrés, littéraires et ethnologiques, il retrace l'histoire de la circoncision.

Chebel distingue trois catégories de circoncision. La première, profane, n'est ni rituelle ni laïque tout en se prévalant d'un lien assez sommaire avec le sacré comme la pratiquaient les Mayas, les Égyptiens, les Phéniciens, ou comme les ethnies africaines traditionnelles qui pratiquent cette «circoncision initiatique animiste, sorte de sacrifice primitif de substitution qui permet à l'homme de l'Antiquité d'éviter de se sacrifier lui-même ou son enfant pour la divinité tutélaire».

La circoncision monothéiste, qu'elle soit juive ou musulmane, inscrit le sujet dans un cycle de rites collectifs préétablis. Font partie de cette catégorie la plupart des circoncisions pratiquées de nos jours.

Enfin, le troisième type de circoncision est d'origine laïque. La circoncision laïque comprend celles qui sont faites à des fins hygiéniques, médicales ou autres, où le critère religieux n'intervient pas. Devant la vague hygiéniste, la circoncision médicale devient une simple formalité dans certains pays riches.

Pratique ancienne

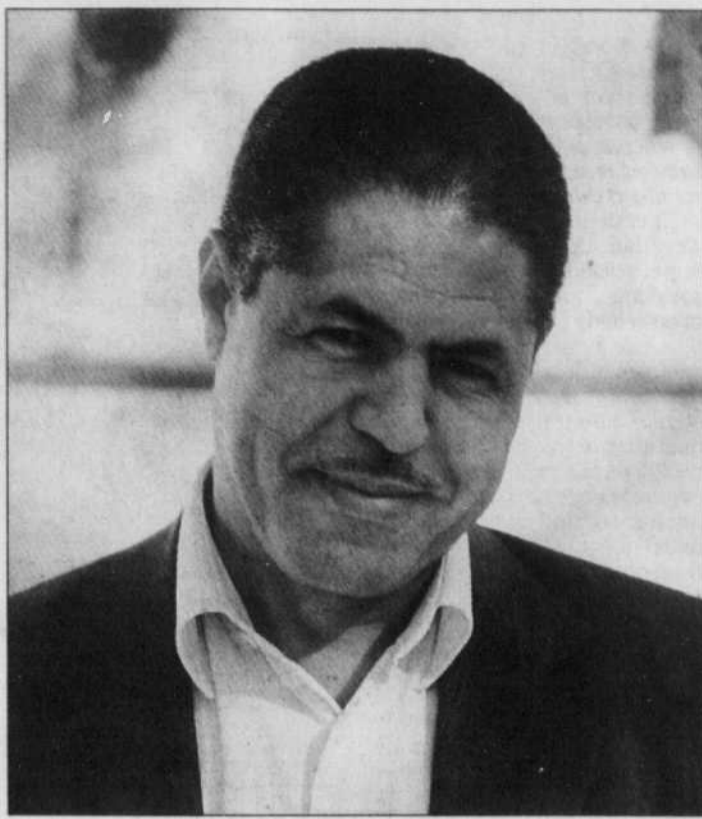
Déjà, Hérodote révélait, cinq

siècles avant notre ère, qu'il ne savait dire qui, du peuple égyptien ou du peuple éthiopien, avait emprunté cette pratique à l'autre tant cette coutume était déjà ancienne. La Bible fait remonter la circoncision au début de l'histoire religieuse, lorsque Abraham a dû la pratiquer sur son propre corps et sur son fils Ismaël, l'ancêtre éponyme des Arabes. Si les juifs et les musulmans ont été ses grands propagateurs dans le monde, de grandes civilisations ne l'ont pas pratiquée, comme Sumer et Babylone ou la Chine et l'Inde, sauf chez leur population musulmane.

Après nous avoir fait l'anatomie de la circoncision, incluant l'aspect chirurgical et même la psychologie du circoncis, Malek Chebel nous présente une géographie de la circoncision. On y apprend que trois continents, l'Afrique, l'Océanie et l'Asie (la Chine et le Japon exceptés), sont habités par des communautés dont les mâles sont en majorité circoncis. On estime à un milliard d'individus le nombre de circoncis dans le monde, soit plus d'un homme sur trois.

Chez les Égyptiens anciens, la circoncision juvénile est amplement montrée par les vestiges archéologiques: de privilège de caste, ce rite de passage initiatique se serait généralisé.

Abordant la circoncision juive, Chebel note que dans aucune autre religion elle ne constitue autant la «consécration d'une rencontre entre la divinité et sa créature». Dans le judaïsme, elle est un signe de l'alliance avec Yahvé depuis 3000 ans, même si sa codification talmudique ne remonte qu'au deuxième siècle de notre ère. Pratiquée très tôt, soit huit



ARCHIVES LE DEVOIR

Malek Chebel explique que la circoncision est tenue par les musulmans «comme une mesure privilégiée», un acte de conformité à l'esprit du croyant plus qu'à la lettre du texte sacré.

jours après la naissance, contrairement aux circoncisions africaines qui sont fixées entre dix et quinze ans, la circoncision juive a une dimension religieuse plus marquée que dans toute autre religion, y compris l'islam, et on ne trouve pas, dans l'espace hébreu, d'excision féminine, ce que d'autres religions fournissent dans une équivalence qui mime la circoncision.

Chebel rapporte les propos du grand théologien du judaïsme de l'Andalousie, Maïmonide, qui expliquait que «la circoncision devait affaiblir la concupiscence et diminuer quelquefois la volupté». Si aujourd'hui la circoncision est un acte banal et courant, encore très peu de juifs peuvent la remettre en question.

man de sexe masculin fraîchement converti à l'islam doit se circoncire, même s'il a dépassé l'âge requis. Tandis qu'elle est obligatoire chez les sunnites, les autres courants ne font que la recommander fortement, car elle n'est pas mentionnée dans le Coran.

Cette ablation est tenue par les musulmans «comme une mesure privilégiée», un acte de conformité à l'esprit du croyant plus qu'à la lettre du texte sacré et qui commande son intégration à la communauté des croyants.

L'auteur nous rappelle en outre que, dans l'Empire ottoman, la circoncision du prince impérial entraînait des festivités d'une semaine, où les ambassades rivalisaient de somptueux cadeaux. Et pour faire partie du corps d'élite des janissaires, les jeunes captifs, souvent adolescents, devaient faire le sacrifice de leur prépuce.

Le baptême contre la circoncision

Dans les premiers temps de l'évangélisation chrétienne, une vive polémique opposa dans l'Église catholique juifs et chrétiens: fallait-il circoncire les nouveaux disciples du Christ, les gentils et les païens? Tous les pères de l'Église y sont allés de leurs commentaires savants pendant plusieurs siècles. Finalement, on a substitué le baptême à la circoncision, sauf chez les coptes. On conserva dans les textes de l'Église catholique l'expression «circoncision du cœur» pour dési-

gner le renoncement aux désirs impurs et aux fausses croyances. Elle est absente chez les Grecs et Rome l'interdira.

Chebel explique les enjeux symboliques de ce rituel: les justifications apportées, son rapport à la fécondité, à l'initiation et au sacrifice. Il apporte des considérations d'ordre médical, psychanalytique et esthétique. Ainsi, il présente une cinquantaine de représentations picturales de la circoncision du juif Jésus. L'ouvrage fournit des extraits des textes fondateurs religieux et littéraires, un répertoire des principales représentations de circoncision conservées dans les musées et une étonnante bibliographie. La guerre feutrée entre circoncis et non-circoncis qui remonte à l'Ancien Testament, lorsque le sarcasme le plus cinglant qu'un juif pouvait adresser à un étranger était celui de non-circoncis, s'est estompée. Pratiqué de plus en plus tôt chez l'enfant, ce rite a perdu son symbole dans l'imaginaire de l'homme moderne pour n'être plus, selon Chebel, qu'une «opération laïque dont le but est de prévenir les cancers, de faciliter l'hygiène du pénis et si possible, d'augmenter le plaisir sexuel».

Collaborateur du Devoir

HISTOIRE DE LA CIRCONCISION

Malek Chebel
Perrin
2006, 246 pages

Les Éditions du Noroît
Nouveautés 2006

35 ans de poésie



www.lenorait.com



Luc Lecompte

Dans l'ombre saccagée du désir



Katerine Caron

Cette heure n'est pas seule

(collection Initiale)

COLLECTION InterCultures

dirigée par Laurier Turgeon et Pierre Ouellet

LES PRESSES DE L'UNIVERSITÉ LAVAL



Lieux propices
L'énonciation des lieux / Le lieu de l'énonciation
dans les contextes interculturels francophones
Sous la direction de
Adelaide Russo et Simon Harel
ISBN 2-7637-8250-7
356 pages • 35 \$



Entre justice et justiciables :
les auxiliaires de la justice
du Moyen Âge au XX^e siècle
Sous la direction de Claire Dolan
ISBN 2-7637-8268-X
828 pages • 50 \$



Capture totale: MATRIX,
mythologie de la cyberculture
Michaël La Chance
ISBN 2-7637-8304-X
200 pages • 25 \$



Du vrai au juste
La mémoire, l'histoire et l'oubli
Sous la direction de
Michèle Baussant
ISBN 2-7637-8319-8
200 pages • 30 \$



La quête de parenté
Pratiques et enjeux de la
généalogie en Irlande
Caroline Legrand
ISBN 2-7637-8345-7
168 pages • 25 \$



Des morts, des vivants
et des choses
Ethnographie d'un village de
pêcheurs au nord de Madagascar
Hélène Giguère
ISBN 2-7637-8324-4
156 pages • 25 \$



Les Éditions PUL-IQRC
TÉL. (418) 656-2131 poste 10996
TÉLÉC. (418) 656-3305
Lucie.Belanger@pul.ulaval.ca
www.ulaval.ca/pul

BLUE MET 8^E FESTIVAL LITTÉRAIRE INTERNATIONAL DE MONTRÉAL METROPOLIS BLEU

du 5 au 9 avril 2006
Une ville, des mots • The City of Words • Ciudad de las palabras
WWW.METROPOLISBLEU.ORG

Hôtel Hyatt Regency Montréal
1255, Jeanne-Mance / Métro Place-Des-Arts
Info Festival : 937-BLEU

129 ÉVÉNEMENTS EN 5 JOURS : SPECTACLES, TABLES RONDES, LECTURES, ATELIERS, LANCEMENTS, CONFÉRENCES... PRÈS DE 300 PARTICIPANTS : Michel Tremblay ■ Derek Walcott ■ Tomás Segovia ■ Andrei Makine ■ Ruth Reichl ■ François Schuiten ■ Noëlle Châtelet ■ Carlos Somoza ■ Etel Adnan ■ Yann Martel ■ Jean-Claude Germain ■ Louise Dupré ■ Benoît Peeters ■ MarkTewksbury ■ David Bezmozgis ■ Jean Barbe et beaucoup d'autres.

514-790-1245
1-800-361-4595
ADMISSION.COM

Bell, Hydro Québec, AIR CANADA, Transcontinental, FONDATION METROPOLIS BLEU, Carac, Québec, 95.1, 88.5, LE DEVOIR, Le Gazette

LIVRES

Entrevue avec Christine Ockrent

La marche des femmes

«Les femmes sont leur propre espoir, elles ne peuvent compter que sur elles-mêmes pour changer la société»

SÉBASTIEN BARANGÉ

Voilà presque une encyclopédie de la condition féminine. Plus de quarante auteurs du monde entier, près de 800 pages, *Le Livre noir de la condition des femmes* rend compte de leur situation dans les pays développés ou émergents. Comme socle, cinq mots: sécurité, intégrité, liberté, dignité, égalité. Inscrits en préambule de la déclaration de l'ONU de 1993, ces principes devraient être garantis sans concession aux femmes du monde entier. Les articles, témoignages, portraits, analyses sont nés autour de ces cinq thèmes et de la réflexion d'experts, de journalistes et de militantes sur le sujet.

À la tête de cette immense entreprise, Christine Ockrent. Vedette de la télévision française, première femme à présenter le téléjournal, essayiste, biographe de Hillary Clinton, ancienne patronne de presse, femme du politicien Bernard Kouchner... elle a décidé de s'impliquer sincèrement dans ce projet sans en faire une arme du combat féministe. Elle souligne d'ailleurs que ce terme fait partie d'un «vocabulaire un peu passé». «C'est une étiquette que je n'ai jamais revendiquée, dit-elle, mais je me suis toujours efforcée dans mon boulot d'avoir des valeurs humanistes et d'essayer de les promouvoir».

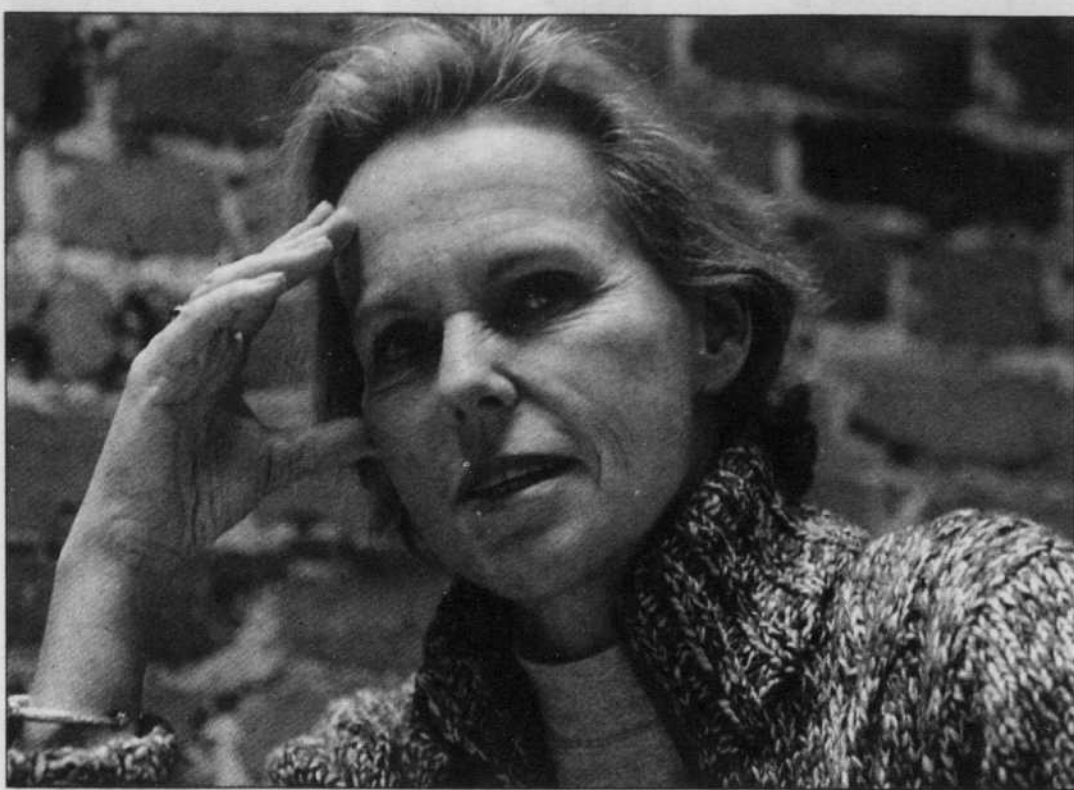
Durant deux ans, avec la sociologue et experte auprès de l'ONU Françoise Gaspard, elle a réuni des collaborateurs, «en faisant attention de ne pas prendre que des Occidentaux, mais aussi des personnes qui s'expriment de l'intérieur», comme l'avocate indienne Sona Khan ou l'ancienne directrice des droits des femmes à l'UNESCO, l'Algérienne Wassyla Tanzali.

«C'est un outil, un livre dans lequel on entre et on sort selon les thèmes qui nous intéressent. Ce n'est pas exhaustif», précise Christine Ockrent. De chapitre en chapitre sont abordés l'excision, les violences conjugales, les lapidations en Iran, les violences en temps de guerre, les femmes dans l'Amérique de George W. Bush...

Dans bien des pays, la vie même des femmes est menacée de par leur sexe, parfois même avant leur naissance. Un chapitre s'intéresse par exemple à la situation en Asie, où, au nom de la préférence pour l'enfant mâle, l'infanticide des filles entraîne l'absence d'environ 90 millions de femmes dans la région. Si elles survivent aux mauvais traitements, à la malnutrition plus courante que pour les garçons, les femmes sont tenues pour responsables des maux de la société et victimes des pires violences. Azadeh Kian-Thiébaud décrit la lapidation au Pakistan, au Nigeria, en Iran, où le Code pénal précise même la taille des pierres devant être utilisées!

Les pressions internationales atténuent parfois la marche ininterrompue des sévices commis au nom de Dieu, mais elles ne parviennent pas à instaurer l'égalité. «L'islam, à travers la charia, légifère tous les aspects de la vie des individus, à commencer par leur vie intime, et les dispositions du Coran sont faites d'abord pour contraindre la sexualité des femmes», déclare Christine Ockrent, tout en précisant: «Cela, c'est commun à toutes les religions monothéistes.»

Journaliste en France, Christine Ockrent est bien placée pour observer «les frictions entre nos loix et les mœurs des populations immigrées musulmanes». Bien renseignée et documentée, elle revient sur le coup d'arrêt porté à la



Christine Ockrent a une feuille de route bien remplie: vedette de la télévision française, première femme à présenter le téléjournal, essayiste, biographe de Hillary Clinton, ancienne patronne de presse, femme du politicien Bernard Kouchner...

charia en Ontario et sur ces femmes canadiennes qui auraient mérité une entrée dans son livre, selon elle. En laissant la place aux intégristes dans nos états de droit, au nom d'un certain multiculturalisme et du respect, on fragilise la situation des femmes chez nous aussi. «Il faut faire très attention à ceux qui, en disant que la mondialisation et l'américanisation sont des choses abominables, souhaitent préserver des cultures dans leur pureté quitte à ce que ces cultures per-

tiennent des pratiques indignes dont les femmes sont les victimes.»

Christine Ockrent a vu ce genre de cheminement en France. Il existe dans bien d'autres pays occidentaux et côtoie parfois le fondamentalisme chrétien dans des pays comme les États-Unis.

Avancées en Occident

Depuis les années 70 et l'arrêt Roe contre Wade de la Cour suprême américaine, reconnaissant la légalité de l'avortement, la situa-

tion des femmes n'a cessé de progresser. Mais les manifestations pro-vie se poursuivent et, «avec la montée en puissance des chrétiens fondamentalistes, il y a sans arrêt des pressions pour réduire ces droits accordés aux femmes». Concernant les avancées en Occident, Christine Ockrent estime qu'il est «très important pour les plus jeunes de ne pas croire que tout est acquis».

Voilà pourquoi ce livre se veut didactique et s'adresse aussi à «de jeunes femmes très ignorantes des

combats qui les ont précédées et peu conscientes de la fragilité de tout cela». Pour la journaliste, la référence demeure les pays scandinaves, où toute une génération de femmes avance en politique. Elle croit d'ailleurs qu'en 2008, il faudra compter avec Hillary Clinton pour la présidentielle américaine. Et en ce qui concerne Ségolène Royal, possible candidate en France en 2007? Elle paraît moins certaine de la concrétisation de ce qui n'est encore qu'une hypothèse.

Pour le monde des affaires, Christine Ockrent donne cet exemple d'une loi qui contraint les entreprises en Norvège à compter 40 % de femmes dans leurs conseils d'administration. «Plus il y a de femmes dans des situations de décisions, plus elles font avancer le sort des femmes dans leur ensemble.» Et pour y arriver: l'école.

«Les femmes qui n'ont pas accès à l'éducation restent enfermées dans les rôles de soumission que leur impose la coutume. Par l'école, elles comprennent qu'il n'y a aucune raison pour qu'elles soient soumises à la dictature de leur grand frère, au voile...»

Quand les droits des femmes s'améliorent, c'est l'humanité entière qui progresse, selon Christine Ockrent. Mais pour y parvenir, comme l'auteur le fait remarquer dans sa préface, «les femmes sont leur propre espoir, elles ne peuvent compter que sur elles-mêmes pour changer la société».

Collaborateur du Devoir

LE LIVRE NOIR DE LA CONDITION DES FEMMES

Christine Ockrent
XO éditions
Paris, 2006, 777 pages

Poésie en kaléidoscope, hommage et débat de l'heure

Quelques activités choisies pour le week-end Metropolis bleu

FRÉDÉRIQUE DOYON

Le festival littéraire Metropolis bleu bat son plein, en anglais, en français et en bien d'autres langues. Voici quelques activités choisies pour ne pas risquer d'y perdre son latin...

Ce soir, c'est la poésie qu'on célèbre dans tous les idiomes à la salle Mont-Royal de l'hôtel Hyatt Regency Montréal. La Soirée internationale de poésie réunit sept auteurs sur scène, qui feront la lecture de leur œuvre ou de celle de poètes qu'ils traduisent. L'écrivain et diplomate Émile Martel — le père de l'autre, Yann Martel, auteur de *L'Histoire de Pi*, qui rencontre par ailleurs Francine Moreau en tête à tête dimanche — mènera la ronde de lectures.

L'auteur de *Pour orchestre et poète seul* sera entouré de la Chilienne Blanca Espinoza, traductrice de poètes mexicains et d'écrivains québécois, du poète britannique Richard Gwyn, du psychiatre montréalais devenu poète Joël Des Rosiers, de l'auteur hispano-mexicain Tomas Segovia et de l'écrivain et critique littéraire canadien Hugh Hazelton, professeur de traduction à l'université Concordia.

Si le chœur de la littérature franco-québécoise Michel Tremblay a remporté le Grand Prix du festival, un auteur né au Québec mais élevé dans la langue de Shakespeare récolte aussi un hommage à l'occasion de Montréal, capi-

tales mondiale du livre. Le romancier et dramaturge Saul Bellow, seul lauréat d'un prix Nobel de littérature qui soit né au pays (à La Chine), a toutefois grandi et vécu la plus grande partie de sa vie aux États-Unis. Julius Grey, Anne Michaels, Janis Fredman Bellow et Ruth Wisse participent à une table ronde (en anglais) sur l'auteur de *Herzog* (prix Nobel) et *Humboldt's Gift* (prix Pulitzer), ce soir également, dans le grand salon de l'hôtel.

Quelques heures plus tôt, dans une veine plus pittoresque, les historiens et professeurs Laurier Lacroix, Micheline Cambron et Marie-Thérèse Lefebvre tracent un portrait de la vie culturelle à Montréal vers 1900. Les trois intervenants ont chacun écrit respectivement sur l'histoire des musées, de la littérature et de la musique de l'époque. Ils en discutent avec l'animateur Bernard Vallée à 15h à la salle Mont-Royal.

Les fervents ferroviens peuvent acquérir l'un des objets ayant appartenu à Jacques Ferron, ou lui étant associés, dans le cadre d'un encan spécial se tenant à la salle Picardie à 16h. L'auteur Dany Laferrière mènera la vente aux enchères.

En écho et en complément au Forum international des éditeurs qui avait lieu vendredi, la revue *Liberté* présente dimanche une table ronde sur la pertinence de la nomination de Montréal comme capitale mondiale du livre. Dans l'esprit du dernier numéro de la re-



JACQUES GRENIER LE DEVOIR
Dany Laferrière mènera la vente aux enchères des objets ayant appartenu à Jacques Ferron.

vue, qui portait sur cette question, le rédacteur en chef, Pierre Lefebvre, s'interroge plus largement sur la santé du livre au Québec avec trois acteurs du milieu qui ont aussi collaboré à la revue: la directrice des éditions Les Allusifs, Brigitte Bouchard, le rédacteur en chef de *Livres d'ici* et Yvon Lachance, de la Librairie Olivieri.

«On a tendance à demander à la culture de s'adapter à l'économie plutôt que l'inverse, estime Pierre Lefebvre. Pour moi, c'est là que le bât blesse.» Il lancera la question à ses invités ainsi que celle de la surproduction littéraire — existe-t-elle vraiment? demande-t-il.

Le Devoir

Les multiples visages de Beckett

À l'occasion du centenaire de naissance de Samuel Beckett, le Studio littéraire réunit trois passionnés de

EN BREF

cet auteur aux multiples visages: le lecteur et journaliste Stéphane Lépine, la comédienne Pascale Montpetit et le musicien Jean Derome, ces deux derniers ayant ensemble foulé les planches du Théâtre Ubu dans *La Cantate grise*. La comédienne lira *Le Calmant* dans son intégralité et l'ex-animateur parlera du drama-

turge, romancier et essayiste français d'adoption, Prix Nobel de littérature 1969, dont l'œuvre est la plus commentée du XX^e siècle. Le tout sera ponctué par la musique de Jean Derome. *En attendant Beckett* se tiendra au Studio-théâtre de la Place des Arts le mercredi 12 avril à 19h30. — *Le Devoir*

Les dieux aux portes de la cité?

Daniel Tanguay :: Gilles Routhier :: Gregory Baum ::
André Poupart et Juliette Minces répondent à la question

ARGUMENT
NUMÉRO PRINTEMPS-ÉTÉ 2006. En kiosque.

Abonnez-vous sur notre nouveau site:
www.revueargument.ca

Salon international du livre DE QUÉBEC

19 au 23 avril 2006

CENTRE DES CONGRÈS DE QUÉBEC

www.silq.org